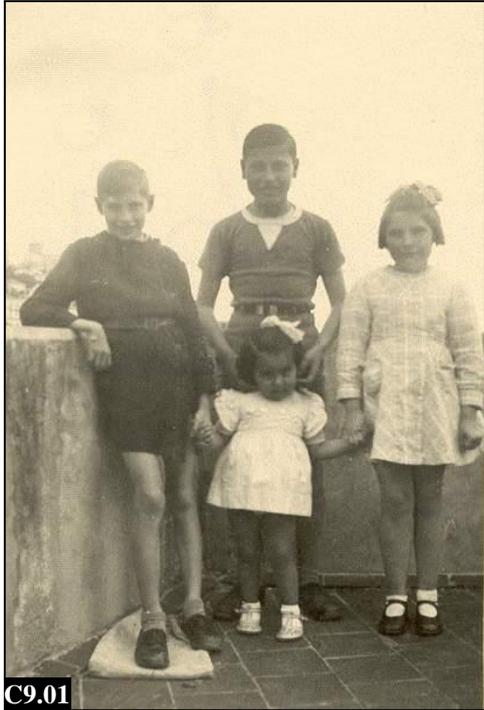


**1930 – 1940 La descendance**



**C9.01**



**C9.02**

**1940 – Les fournées des années trente**  
(Je suis avec Jean-Pierre, Paule et Éliane)

**1947 – La tribu des Ivarra**  
(Andrée, Paule, Antony, les jumeaux Pierre et Denis, et René)



**C9.03**



**C9.04**

**1946 et 1950 – Les "Isolés" des années quarante**  
(Nicole et Alain avec Pépé d'Alger)

(Alain et Geneviève)

## Chapitre IX

### Derniers souvenirs

*En marge de ma scolarité, mes activités sportives et militantes, et mes loisirs, d'autres souvenirs émergent encore de l'oubli. Leur évocation me rappelle quelques événements heureux, tristes, graves ou singuliers, et leur transcription termine ces chroniques de mon adolescence.*

#### Souvenirs familiaux

*Après avoir évoqué ma mère, mon père et mes sœurs, je ne peux clôturer cette période de ma vie sans un survol rapide des parents du côté de maman et papa. Une anecdote chagrine mais savoureuse concernant un de mes oncles achève cette rubrique.*

#### Les naissances

*À l'énumération des nouveaux descendants, je note avec satisfaction la vitalité de la famille Peres et consorts durant les années "quarante", et relève une curieuse particularité chronologique :*

*Alors que la décennie antérieure n'a vu que trois naissances (C9.01) :*

*Jean-Pierre Lillo, fils d'Assomption, en 1932 ;*

*Éliane Lillo, sa sœur, née en 1933 ;*

*et Paule Ivarra, fille de Françoise, née en 1938 ;*

*la suivante, plus prolifique, en verra huit (C9.02-03-04) :*

*Antony Ivarra, fils d'Henriette, en 1940 ;*

*Alain Lillo, le "petit dernier" d'Assomption, né en 1941 ;*

*Andrée Ivarra, fille d'Henriette, complétant la paire, née en 1941 ;*

*René Ivarra, mon filleul, fils de Françoise, né en 1944 ;*

*Nicole Hiller, ma filleule, fille de Marinette, enfin arrivée en 1944 ;*

*Pierre et Denis Ivarra, les "Duettistes" de Françoise, nés en 1946 ;*

*et, Geneviève Mercuel, le "joyau solitaire" de Lydie, née en 1949.*

*Mais, ouf ! On se calme ! On laissera la poursuite de "la tâche" au "petit dernier", le garçon. "Moi", en l'occurrence.*

*Ce sera fait. Mais les dix années qui suivront ne verront augmenter la progéniture de la lignée que de deux unités : mes enfants, Fabienne et Bruno.*

*En attendant ... "le tsunami" ... dans les années 1960 et 1970.*



**1958 – Tante Isabelle et Tante Henriette**



**1941 – Tonton Paco, El Padre,  
Tata Isabelle, Françou**



**1953 – Tonton Albert, Tata Henriette,  
Dany leur première petite-fille**

### Oncles et tantes maternels

*Le souvenir des "grandes" vacances, passées tous les étés à Oran depuis le mariage de Marinette en 1936, me rappelle toujours mes oncles et mes tantes restés dans cette ville.*

*Nous devions Lydie et moi, suivant l'impérative consigne de notre mère, leur rendre une visite de politesse sitôt notre arrivée chez nos sœurs à Delmonte<sup>1</sup>. L'éducation stricte reçue de cette dernière ne nous incitait pas à différer cette injonction.*

*Je les présente dans ce rapide raccourci à l'occasion de l'anecdote relative à mon oncle Ramón.*

*Les tantes **Henriette** et **Isabelle** (C9.05), déjà citées, étaient généralement les premières visitées. Les "petites" sœurs de notre mère, nées aussi en Espagne, tenaient chacune une loge de concierge au centre-ville : la cadette, Henriette, au 52 rue de la Bastille, près du Consulat d'Espagne, et la benjamine, Isabelle, au n° 3 de la même artère, près de la "Grande Poste et de l'Église Saint Esprit.*

*Tata Henriette, petite femme rondelette, accorte et toujours souriante, au contraire de son époux, Albert Amoros (C9.07), à l'aspect grave et sérieux. Très gentil avec ses neveux, il paraissait sévère avec leurs deux enfants : Bébert, mon aîné de 2 ans, et Claude, mon cadet de 5 ans. Ma tante avait un esprit vif et ouvert, s'exprimait dans un langage châtié aussi bien en français qu'en espagnol<sup>2</sup>, et sa belle écriture dans la langue de Molière traduisait une syntaxe et une orthographe des plus correctes.*

*Tata Isabelle, pas très grande et aussi "bien en chair", était stricte et moins expansive. Son époux, Paco Selva (C9.06), par contre, sous une apparence débonnaire était facétieux mais souvent rigoureux. Soucieux de notre santé, il interdisait de boire avant le repas(!). Les cousins et moi étions pourtant assoiffés de nous être amusés comme des fous dans la courette attenante à la loge. Ils n'avaient qu'un fils, Françou (C9.06), mon cadet de 3 ans<sup>3</sup>.*

*Tonton Albert était chauffeur de maître, et Tonton Paco charcutier.*

### Oncles et tantes paternels

*Tata **Frasquita**, petite "vieille", frêle et menue mais active et résistante, le visage fripé reflétant la bonté, se retrouve dans la lignée paternelle. Veuve du frère aîné de Papa, elle aurait eu huit enfants. Nous en avons connu cinq : Frasquitica, rarement entrevue, toute de noir vêtue, veuve probablement ; Vincent, mécanicien ; Jean, ébéniste, qui fabriqua notre glacière ; Marie, qui épousa un cultivateur et "disparut" après son départ à la ferme à Saint-Lucien ; Hélène<sup>4</sup>, la benjamine, s'unit à un ami de la famille, Guirao, mécanicien.*

*Je revois affectueusement en pensée "ce petit bout de femme" dans son sarrau noir, vive et affairée au milieu d'un "capharnaüm" de denrées garnissant son épicerie ouverte à toutes heures. Magasin minuscule mais bien achalandé pour l'époque<sup>5</sup>. Le "vrac" en sac remplaçait les "boîtages" pratiquement inexistantes. La charcuterie voisinait avec le fromage, et la compagnie des mouches "en prime". L'absence de climatisation et de frigos ne paraissait pas un handicap majeur.*

*En observant les grandes surfaces aseptisées actuelles, ce survol dans le passé me laisse rêveur.*

<sup>1</sup> Quartier d'Oran où habitaient mes 3 sœurs : Marinette, Françoise et Henriette.

<sup>2</sup> Le castillan, langue officielle écrite et parlée de toute l'Espagne.

<sup>3</sup> Boucher-charcutier au Casino du Pont du Las à Toulon, il est décédé d'une crise cardiaque en 1976.

<sup>4</sup> Paule a retrouvé en 2008 une de ses filles, pharmacienne à St Germain les Arpajon (Essonne).

<sup>5</sup> Il me rappelle celui où Fernandel vendait des sardines "des Tropiques" dans "Le Shpountz", film de Pagnol.

*Ramón Peres, le frère de mon père, clôt cette énumération de parents. C'est le dernier oncle connu, mais encore inconnu au début de cette anecdote :*

*À la mort de ma grand-mère en 1932, ses deux fils, mon père Francisco et Ramón son aîné de 2 ans, se fâchèrent pour des "brouilles" d'héritage et ne se revirent plus depuis cette date. Aux prudentes interrogations de mes sœurs et moi, des réponses évasives éludaient pratiquement nos questions, et, comme nous n'avions pas conscience d'être concernés nous ne poussions pas plus loin notre curiosité.*

*Malgré la discrétion de nos parents et notre désintéressement, nous avons toutefois recueilli quelques confidences à l'occasion de conversations familiales :*

*Mon oncle habitait Delmonte où il tenait une épicerie avec sa troisième épouse, Marie Clotilde Rousseau. Il était restait deux fois veuf et, à l'inverse de Papa avait eu cinq garçons. Le premier, de l'âge de ma sœur Assomption, Ramonico, était mort dans son jeune âge.*

*Ma grand-mère jalousait sa belle-fille pour, non seulement lui avoir "pris" son fils mais encore parce qu'elle l'empêchait de régenter le ménage de celui-ci. Cette dernière, comme je l'ai constaté plus tard, restait une fidèle et obéissante épouse suivant les mœurs de l'époque mais, dotée d'un fort caractère, n'admettait aucune intrusion dans son foyer et entendait assumer pleinement son rôle de maîtresse de maison contrairement à l'épouse de Ramón, sa belle-sœur.*

*De plus maman, pratiquant la couture, habillait ses filles comme des "princesses", et, ayant reçu de sa mère une éducation plutôt bourgeoise, leur apprenait à "bien se tenir". En outre, mon père, simple "journalier", était vêtu le dimanche comme un "col blanc".*

*Ces attitudes et les qualités de ma mère n'étaient pas faites pour atténuer les ressentiments et le caractère ombrageux de ma grand-mère, qui, pour exprimer sa rancœur choyait Ramonico en délaissant sa petite-fille Assomption de façon ostentatoire, entre autres comportements.*

*Manifestement, ... il manquait de "l'huile dans les rouages".*

*Un matin d'été de 1943 ou 1944, en vacance à Oran, vaincus par notre curiosité, nous décidons Lydie et moi de rendre visite à Tonton Ramón, cet oncle inconnu.*

*Renseignés par nos sœurs aînées, nous trouvons sans difficulté l'épicerie située pas très loin de chez Tata Fransquita. Personne n'est dans le magasin. Mais, de l'appartement attendant, apparaît une dame entre deux âges vêtue d'un peignoir retenu fermé sur la poitrine par une épingle de nourrice. Elle paraît surprise de ne pas reconnaître des clients et, l'air interrogateur, attend notre demande. Nous abrégeons le suspense en allant droit au but :*

*- Nous désirons saluer Monsieur Peres Ramón, nous sommes ses neveux.*

*Boum ! "Le ciel lui tombe sur la tête" : "Panique à bord" ! Elle marque son étonnement par une bienveillante mimique et aussitôt : "Branle bas de combat" ! Elle maîtrise rapidement son léger flottement et nous introduit dans sa salle à manger<sup>1</sup> :*

*- "Tonton" n'est pas là, il est allé faire une course mais ne saurait tarder.*

*Passablement embarrassée, comme nous mêmes, elle ne sait quoi dire et offrir. Nous échangeons des banalités et Tonton arrive quelques minutes plus tard. Il nous accueille bras ouvert lorsque nous lui apprenons notre parenté. Ses yeux brillent de satisfaction et il semble heureux de ces retrouvailles, si l'on peut s'exprimer ainsi.*

---

<sup>1</sup> Le terme courant actuel, "salle de séjour", viendra plus tard.

*C'est un petit "bonhomme", moins grand que Papa et plutôt frêle et menu. J'ai peine à croire qu'il fréquentait dans sa jeunesse une salle de "gym" pratiquant "les poids et haltères", d'où le surnom humoristique "d'Haltérophile"<sup>1</sup> adopté dans la fratrie. Papa, son cadet, nous confia, lors d'une de ses rares confidences sur son passé, "qu'il en voulait" à son frère car jeune homme il n'acceptait jamais de l'emmener avec lui.*

*Il semblait pourtant brave homme comme mon père. Quelle "mouche les avait piqués" pour garder cette rancune ?*

*Papa ne nous reprochera pas notre démarche, nous pensons même qu'il en était heureux. Il se rapprochera plus tard de ses neveux, mais ne renoua aucune relation avec son frère.*

*Profondeur insondable du mystère des cœurs... ?*

*La vieillesse arrivée, avec le recul du temps s'éveillent diverses réflexions sur les événements et situations passés. En écrivant ces lignes je m'interroge sur l'attitude de ma mère face aux comportements des deux frères :*

*Par son influence sur papa, n'aurait-elle pas pu intervenir pour pacifier ce conflit fratricide ? Si elle s'est manifestée, apparemment sa médiation n'a pas réussi.*

*C'est pourquoi, probablement marquée et meurtrie par cette dissension durable, elle s'est toujours efforcée de nous inculquer la tolérance. Ainsi elle nous conseillera, mais venant d'elle c'était un "ordre", de conserver une affection indéfectible entre les membres de notre fratrie quelles que soient les circonstances (C9.E3).*

*Ce que nous n'avons jamais manqué de respecter.*

*Micheline et moi souhaitons aussi ardemment que nos enfants restent toujours unis, comme l'ont été mes sœurs et moi, quelles que soient les causes de "zizanies" qui pourraient survenir, et, ... qui surviennent toujours.*

## **Souvenirs graves et sérieux**

### **La guerre**

*À la fin de l'année 1942, la reprise des hostilités en Afrique du Nord entraîne l'appel sous les drapeaux de deux proches parents : Antoine Ivarra (Tonico), mon beau-frère, et Albert Amoros (Bébert), mon cousin (C9.E1)*

***Le premier, Tonico, (C9.08)** enfant d'une relation oranaise de mes parents, avait effectué son Service militaire à Alger en 1936. Il était reçu chez nous à ce titre, et, à l'occasion de ses visites, faisait la connaissance de ma sœur Françoise qu'il épousa l'année suivante. Il entra ainsi dans la famille Peres en devenant ... mon beau-frère.*

*Mobilisé en 1939-1940, il participe à la "drôle de guerre" en allant bronzer sous le soleil tunisien à la frontière de la Tripolitaine, posté sur la ligne Mareth face aux troupes italiennes de Mussolini<sup>2</sup> (C5.12).*

*En janvier 1943, il est rappelé sous les armes pour la 4<sup>ème</sup> fois après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord.*

<sup>1</sup> Je lui donnais, dans la fratrie, se sobriquet un brin moqueur mais affectueux.

<sup>2</sup> L'Italie déclarera la guerre à la France le 10 juin 1940, lorsque "la messe sera dite", 12 jours avant l'Armistice.

### Parents sous les armes

**IVARRA Antoine**, né le 14 mai 1913 à Oran

Le 15/10/1934, est appelé au service armé de la classe 1933 au 21<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie à Chaumont (Haute Marne). Le 08/11/1934, est réformé temporaire n°2 et renvoyé dans ses foyers. Le 10/11/1934, embarque à Marseille sur le "Président Dal Piaz" à destination d'Oran.

Le 15/10/1935, est rappelé au service armé au 9<sup>e</sup> Bataillon de Zouaves 5<sup>e</sup> Compagnie à Alger. Le 15/10/1936, est renvoyé dans ses foyers à Oran, 66, bd Vauchez.

Le 30 /08/1939, rappelé sous les drapeaux au C.M.I.A. n°1, rejoint le 2<sup>e</sup> Régiment de Zouaves à Oran. Est envoyé dans le Sud Tunisien, à la frontière de la Tripolitaine sur la Ligne Mareth. Le 11/05/1940 est affecté au 22<sup>e</sup> Régiment de Zouaves 3<sup>e</sup> Bataillon 9<sup>e</sup> Compagnie. Le 3/08/1940 est envoyé en congé illimité de démobilisation comme militaire de la classe de recrutement de 1933, père de 1 enfant ; se retire à Oran 13 rue du Lt Larrazet.

En janvier 1943, est rappelé sous les drapeaux au 2<sup>e</sup> RMZT (Régiment Mixte de Zouaves et Tirailleurs). Le 24/02/1944 est affecté au C.O.I.D2 23<sup>e</sup> Compagnie Magasin 661<sup>e</sup> B.R.M. (Bataillon de Réparation du Matériel).

Est envoyé au Maroc pour perfectionnement et perception de matériel américain. En août 1944, débarque en Provence.

Le 04/04/1945, à la 24<sup>e</sup> Cie Magasin (S.P. 73.912) lui est accordé un congé de longue durée, pour se rendre à Oran AFN, en exécution du Décret du 27/10/44 de la 1<sup>ère</sup> Armée Française. Le 06/04/1945 est mis en route par la 2<sup>e</sup> Cie de Passage.

Le 23/04/1945 parti en avion de Marseille arrive à Alger-Boufarik le même jour. Le 04/05/1945 arrive au 192<sup>e</sup> COSM. Le 05/05/1945 mis en congé de longue durée et rayé des contrôles le même jour. L'Armistice est signé 3 jours plus tard.

**AMOROS Albert**, né le 17 novembre 1925

Incorporé au centre d'Instruction d'Infanterie n°4 à compter du 15/02/44, arrive au Corps le 27/2/44. Affecté au 2<sup>e</sup> RTA (Régiment de Tirailleurs Algériens) le 21/2/44.

Au Maroc le 27/2/44. Affecté au Bataillon de Renfort 07 (co Infanterie n°8) le 12/9/44. En mer 25/11/44. En France le 28/11/44.

Affecté au 151<sup>e</sup> RI\* (Régiment d'Infanterie) le 01/03/45. En Allemagne le 31/03/45. Muté à la Cie d'Administration de la 6<sup>e</sup> Région le 10/07/45. Quitte l'Allemagne le 19/10/45.

Embarque à Port-Vendres sur le "Lépine" le 30/12/45, débarque à Alger le 01/01/46, rejoint Oran.

Démobilisé par la 2<sup>e</sup> Cie de Garnison le 20/2/46. Se retire à Oran, 52, rue de la Bastille

\* Régiment reconstitué à partir d'effectifs de la "Brigade" du Colonel Fabien composée de FFI et de cadres de Régiments de Tirailleurs de la 2e Division Marocaine.

**Colonel Fabien** : militant communiste, arrêté en novembre 1939 pour menée anti-française suite au "pacte germano-soviétique", s'évadera lors d'un transfert. Rejoindra la Résistance en juillet 1941, après l'invasion de la Russie par les Allemands. Son attentat contre un militaire allemand à Paris, en août 1941, sera le 1<sup>er</sup> meurtre contre les troupes d'occupation. De nombreux otages seront alors fusillés. Participera à la libération de Paris avec les FFI. Prendra la tête de la "Brigade de Paris" incorporée à la 1<sup>ère</sup> Armée Française de DeLattre. Trouvera la mort en décembre 1944 en Alsace avec son état-major, dans des circonstances mal établies alors, qu'il démontait une mine.

*En vacances chez mes sœurs, je garde en mémoire sa visite à la famille un soir de juillet 1944. Soudain, de la rue Lieutenant Larrazet où ne circulent que très peu d'automobiles, le bruit assourdissant d'un camion s'arrêtant à notre porte se fait entendre. Choc répété du heurtoir à l'huis, ... on ouvre. Dans l'embrasure un soldat "américain"(?) sourire aux lèvres, ... c'est Tónico. Surprise, ...embrassade et manifestation de joie. Il vient souper avec un camarade en conduisant un énorme véhicule de dépannage qui obstrue presque toute la rue. C'est une dépanneuse Wrecker avec laquelle il débarquera en Provence le mois suivant. Il lui restera fidèle, car, c'est toujours avec elle qu'il "fêtera" Noël en Alsace et Pâques en Allemagne.*

*La naissance de son deuxième enfant, René, lui permettra de quitter l'Allemagne un mois avant l'Armistice pour rejoindre l'Algérie 15 jours plus tard.*

**Le second, Bébert, (C9.09) est appelé sous les drapeaux le 15 février 1944. Né le 17 novembre 1925, de la classe 1945<sup>1</sup>, il a 18 ans depuis 3 mois.**

*Après sa période d'instruction au Maroc sur les matériels américains, il fait connaissance de la France, notre "Mère Patrie", en rejoignant la 1<sup>ère</sup> Armée Française du Général De Lattre. Il se retrouve ainsi dans la plaine d'Alsace à combattre la Wehrmacht, quelques jours après avoir fêté ses ... 19 ans. Puis, trois mois plus tard en Allemagne, dans la Forêt Noire, au sein du 151<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie où il vient d'être affecté.*

*Cette affectation dans un régiment métropolitain m'intrigue, bien que celui-ci appartienne à la 2<sup>e</sup> Division d'Infanterie Marocaine. Je trouve l'explication en découvrant cette unité sur Internet (C9.E1) : "reconstituée essentiellement par des éléments FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) et des cadres de la Division Marocaine". Bébert était simple 1<sup>ère</sup> Classe, mais "spécialiste radio".*

*Mes neurones ont dû faire "tilt" à cette information, car il m'est revenu en mémoire un court entretien "à l'emporte pièce" avec Bébert sur la Résistance et les FFI. Je ne m'étonne pas maintenant de son jugement péremptoire sur le comportement de ces derniers, ne pensant pas qu'il avait vécu plusieurs mois avec eux. Il les considérait bons camarades, mais fantaisistes et indisciplinés. Ce n'était pas surprenant, ils n'avaient pas fait "l'École du soldat" et suivi l'instruction militaire dans une troupe structurée enrégimentée.*

*Résumé d'un extrait tiré d'un site Internet :*

**"À partir du 31 mars 1945, date à laquelle il franchit le Rhin à Germersheim, le 151<sup>e</sup> s'illustre dans de nombreux combats durant la campagne d'Allemagne. En un mois de combat, au sein de la 2<sup>ème</sup> DIM, il a parcouru 300 km en terrain difficile. Il a fait plus de 2000 prisonniers, et 800 des siens sont tués, blessés ou portés disparus. Il quitte l'Allemagne fin octobre 1945 et rentre à Metz".**

*Bébert n'a pas encore 20 ans en octobre 1945, il les fêtera ... le mois suivant, et rejoindra Oran le 1<sup>er</sup> janvier 1946 pour être rendu à la vie civile en février.*

*Ainsi, Tónico et Bébert ont profité, "les veinards", d'un voyage "touristique" aux frais de la princesse pour connaître et visiter la France, comme les Zouaves Antonio Ivarra et Francisco Peres, leurs aînés de la guerre de 1914 – 1918.*

*Plus tard entreront dans ma vie et resteront dans ma mémoire, deux autres figures familiales ayant participé à ces derniers conflits : Louis Mercuel et Marc Jacquelin. Tous deux militaires de carrière, sous des aspects stricts et rigides, se révélaient être de braves hommes bienveillants.*

---

<sup>1</sup> Les jeunes gens de Métropole des classes 1944 et 1945 n'ont jamais été mobilisés. Seuls les volontaires, engagés pour la durée de la guerre, ont rejoint la 2<sup>ème</sup> DB du Gal Leclerc ou la 1<sup>ère</sup> Armée du Gal Delattre.

**1939 1945 – En guerre**



**1926 - Ernest Jacquelin "Marc"**

**<<< 1944 – Antoine Ivarra "Tonico"**



**1941 – Louis Mercuel "Loulou"**

**1944 - Albert Amoros "Bébert" >>>**



*Je fais la connaissance du premier, Louis Mercuel surnommé "Loulou" (C9.10), en avril 1946. Ami du cousin Bébert d'Oran, il fréquentait Lydie par correspondance depuis quelques mois. Stationné en Allemagne avec les troupes d'occupation, il venait de Berlin pour "demander sa main" à nos parents.*

*Il s'était engagé dans les Spahis en novembre 1940 après son échec au bac, comme je le ferai quelques années plus tard. Gravement brûlé accidentellement au bras en 1941, il est versé après sa guérison dans la Garde Républicaine.*

*Il participe à la campagne de Tunisie durant l'hiver 1942-1943 ; débarque à St Raphaël en septembre 1944 ; participe à la campagne de France et passe la frontière franco-allemande en avril 1945. Affecté à la "Gendarmerie d'occupation" en septembre, il est admis au "Détachement de Gendarmerie" de Berlin en 1946 et quittera l'Allemagne en octobre 1948 en pleine "guerre froide" au cours des premiers mois du "Blocus de Berlin"*

*Pendant son séjour il participa à la garde des prisonniers nazis incarcérés dans la prison de Spandau<sup>2</sup>, après leur condamnation par le tribunal de Nuremberg. L'administration et la surveillance s'effectuaient conjointement par les américains, les britanniques, les français et les soviétiques.*

*Nous ne nous sommes revus qu'en 1950, après son mariage et mon retour de mon séjour militaire aux colonies.*

*Je connu le second, Ernest Jacquelin dénommé "Marc" son 2<sup>ème</sup> prénom (C9.11), bien plus tard, à l'automne 1951 lorsque je lui demandais la main de sa fille Micheline.*

*Adjudant-chef, il a lui aussi passablement "bourlingué" au cours de ces dramatiques évènements.*

*En poste à Tlemcen au 86<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie au début de la guerre, il embarque pour la Syrie<sup>3</sup> en septembre 1939. Il revient en France deux ans plus tard et rejoint le 66<sup>e</sup> R.A. à Oran en décembre 1941.*

*Il combat pour la défense d'Oran les 8, 9 et 10 novembre 1942 lors du débarquement des Américains et, avec sa pièce, mettra hors de combat un char lourd. Il obtiendra, à cette occasion, une citation à l'ordre du régiment avec attribution de la croix de guerre. Un mois plus tard, il part en Tunisie combattre les Allemands avec ces mêmes Américains devenus des Alliés.*

*En juin 1944, affecté à l'encadrement des Alsaciens-Lorrains à rapatrier de Russie, il récupère nos compatriotes prisonniers des Russes à Téhéran (Iran). Entre temps, il aura embarqué à Mers-el-Kébir, débarqué à Port Saïd (Égypte), traversé la Palestine, la Syrie, fait une halte à Beyrouth et Bagdad (Irak). Son détachement sera de retour fin août, après avoir embarqué à Haïfa, débarqué à Tarente (Italie) et rembarqué pour Alger.*

*Il sera démobilisé et quittera l'Armée active en 1946.*

### Les maladies

*Dans ces années quarante, je me souviens de sérieuses affections ayant frappé quelques proches parents. Les antibiotiques comme la pénicilline<sup>4</sup> n'étant pas encore vulgarisés, les maladies graves sont souvent mortelles. Les médecins doivent se contenter d'offrir aux malades des traitements de soutien. Seules la vitalité du patient ou la chance, peuvent généralement le tirer de son mauvais pas.*

<sup>1</sup> Il démarra le 28 juin 1948 et dura 322 jours. Pendant cette période la ville sera ravitaillée par voie aérienne.

<sup>2</sup> Sept prisonniers y furent internés. Le dernier, Rudolf Hess mourut en prison en 1987.

<sup>3</sup> Sous protectorat de la France à cette date.

<sup>4</sup> Découverte en 1928 par Fleming. Essayée sur des blessés militaires à Alger en 1943. En vente après 1945.

*Dans la famille, les premiers touchés sont les Oranais Françou et Antony, les Algérois Jean-Pierre et Alain ferment la marche.*

***Françou**, mon cousin, est atteint, vers 1941-1942, d'une grave maladie infectieuse : la méningite. Malgré sa sévérité, elle est maintenant traitée avec d'excellents résultats par des antibiotiques et de nouveaux médicaments. Mais à cette époque, cette affection était souvent mortelle.*

*Sa mère, ma tante Isabelle, redoutait la perte de son fils. Dans son désarroi elle disposait toutefois, pour soutenir son moral et atténuer sa détresse, de deux atouts "à portée de main" si l'on peut dire : le médecin et l'église du Saint-Esprit :*

*Le premier, le docteur Méchali, logeait et pratiquait dans l'immeuble même où ma tante demeurait et assurait la tâche de concierge, au 3, rue de la Bastille. Récemment installé, ce jeune et talentueux praticien visitait assidûment son patient et ne manquait pas de prendre de ses nouvelles à chacun de ses passages devant la loge. Ce voisinage permettait de garder confiance en une guérison salvatrice.*

*Le second atout, la "Maison de Dieu" toute proche. Insérée entre les logements bordant l'autre côté de la rue, ma tante n'avait que quelques mètres à parcourir pour accomplir avec ferveur ses dévotions au Seigneur et implorer la guérison auprès de la "Virgen Maria de Gador"<sup>1</sup>.*

*Mais, "plusieurs précautions valant mieux que deux", elle fit encore appel à un procédé pouvant s'apparenter à une pratique de "sorcellerie". Une "médecine douce" de l'époque, sauf ... pour l'animal :*

*Il consistait à poser sur le front brûlant du malade dans le coma, un pigeon fraîchement éventré encore chaud.*

*Françou enfin sauvé retrouva sans séquelles toute sa conscience. Cette guérison rejaillit sur la réputation du Dr Méchali qui fut confirmé médecin de la famille oranaise, ma tante ne jurant que par lui.*

***Antony**, mon neveu, premier enfant de ma sœur Henriette, est frappé à son tour en 1943 par une redoutable affection : la diphtérie ou le croup<sup>2</sup>.*

*Cette sorte d'angine produisait un dépôt blanchâtre obstruant les voies respiratoires pouvant peu à peu entraîner la mort par étouffement. Elle se caractérisait par une forte fièvre, une toux rauque particulière et une inspiration sifflante.*

*Occulté par ma mémoire, cet évènement m'a été rappelé il y a quelques semaines par l'intéressé. Je lui laisse "la plume" pour relater cet épisode que lui ont rapporté ses parents :*

*"Ma mère, inquiète de m'entendre tousser et de me sentir fiévreux, alerta ma grand-mère paternelle qui logeait non loin de chez nous. Elle vint rapidement, et dès son arrivée se signa à ma première quinte de toux : elle avait reconnu le timbre caractéristique du croup. Cette sonorité particulière lui rappelait la perte douloureuse d'un fils, né après mon père. Il se prénomma "Antoine", prénom qu'elle transmit à mon oncle "Tonico" en souvenir.*

*Aussitôt, "branle bas de combat". Mon père et mon oncle absents, encore sous les armes<sup>3</sup>, on fit appel à mon grand-père qui partit "bride abattue", avec son break, quérir le Dr Méchali. Arrivé rapidement à bord de son auto, rare à l'époque, il diagnostiqua sans hésitation le mal pressenti par ma grand-mère.*

<sup>1</sup> Prénom donné à ma mère en l'honneur de la Vierge du Mont Gàdor, près de Berjà (Almería), au sud de l'Espagne, lieu de naissance de mon grand-père maternel.

<sup>2</sup> Longtemps on a appelé "croup" la toux rauque causée par la diphtérie membraneuse, mais la vaccination a pratiquement éradiqué cette maladie. Désormais le terme "faux croup" désigne de simples laryngites infantiles.

<sup>3</sup> Jean, son père, ne resta que quelques semaines : voir chapitre VIII, rubrique "Ain-Franin".

Il rédigea alors une ordonnance pour la délivrance de sérum antidiphthérique et me surveilla en attendant mon grand-père qui, dès son retour, repartit au "triple galop" pour se procurer ce médicament. Les pharmacies sollicitées en étaient dépourvues, mais, grâce à ses relations il pu l'obtenir au camp militaire américain.

Le médecin me fit une première piqûre au ventre, puis revint quelques heures plus tard m'en faire une deuxième. Ma respiration redevenant normale, je m'inquiétais de voir ma mère pleurer : j'étais sauvé ...."

*Jean-Pierre, mon neveu, le fils aîné de ma sœur Assomption, contracte, lui, la fièvre typhoïde au cours de l'hiver 1943-1944. Il risque la mort. Une grave épidémie faisant plusieurs victimes, frappe Alger depuis plusieurs semaines.*

*Pendant cette période, ma mère fait bouillir l'eau de boisson<sup>1</sup> en évitant les crudités. Les enseignants dispensent des conseils d'hygiène en insistant, entre autres, sur le lavage des mains négligé par la plupart des enfants et ... des adultes.*

*Mon tour arrive à la fin de l'hiver, mais le médecin appelé diagnostique une "paratyphoïde"<sup>2</sup>. Je garde la chambre quelques jours avec une faible fièvre. Jean-Pierre, par contre, délire dans un demi-coma durant plusieurs jours avec une température se maintenant au-dessus de 40°.*

*Cette affection ne lui est toutefois pas funeste et moins encore à moi, mais les 15 jours de vacances qu'elle "m'offre" ne contribuent pas à favoriser ma scolarité. Elle freine mon apprentissage du savoir et entraîne l'escamotage, en particulier, de l'étude de Chateaubriand qui me fut fatal au Brevet Élémentaire<sup>3</sup>.*

*Alain, le troisième enfant d'Assomption, en 1945, comme son cousin Antony, tombe sur la meurtrière diphtérie.*

*Le pauvre gosse suffoquait et s'épuisait en respirant péniblement. Le médecin craignait le croup, forme aggravée de la maladie chez l'enfant provoquant l'obstruction du larynx.*

*Maladie très contagieuse, il était tenu isolé dans la chambre de ses parents. Jean-Pierre, Éliane et moi n'étions pas autorisés à le voir.*

*Je n'ai pas eu connaissance des soins apportés. Par contre, à l'occasion de cet événement, j'entendis parler de "voyage en avion" particulièrement curatif pour les affections des voies respiratoire comme la coqueluche.*

*Deux ou trois semaines plus tard, Alain était "sorti d'affaires". Alors Assomption, qui venait d'être encore "gâtée" par le sort, se remit, avec la famille, ...à respirer elle aussi à nouveau normalement.*

*En terminant cette rubrique, diverses réflexions sur le comportement des individus face à la santé et aux maladies me sont venues à l'esprit. Entraîné par mes pensées, je me suis étendu dans différents domaines de notre société actuelle. J'ai ainsi condensé dans un texte encadré ci-après (C9.E2), quelques remarques, fondées ou non, inspirées par mes observations. Je prie le lecteur de bien vouloir excuser cette digression.*

<sup>1</sup> L'eau en bouteille n'était pas encore commercialisée.

<sup>2</sup> Maladie semblable mais plus bénigne que la fièvre typhoïde.

<sup>3</sup> Résumé dans le Chapitre VI, Rubrique : Place Lelièvre 1943/1944 CC 3<sup>ème</sup> année (3<sup>ème</sup> lycée).

### Les hommes et leur santé

*On se félicite, à bon droit, de l'élévation du niveau des connaissances des individus ; pourtant leur naïveté semble s'élever dans des proportions similaires. Leur crédulité à suivre aveuglement les médias omniprésents, ou ... les avis du plus grand nombre égaré par la "pub", paraît confondant.*

*L'engouement pour les médecines douces et les médicaments dits de "confort", surprend : leur intérêt restant à démontrer. Le summum de l'ingénuité étant atteint par la vogue des "alicaments". On a pour exemple les eaux en bouteille, qui, si elles ne grèvent pas le budget de la Sécurité Sociale, dans la majorité des cas pèse inutilement dans les caddys et dans celui des ménages toujours à la recherche du "pouvoir d'achat" (!).*

*De même, quel sera le "gogo", qui, ne tarissant pas de reproches envers "les riches" et nos gouvernants, prendra conscience d'avoir contribué à bâtir les "empires" Danone, L'Oréal, Nestlé et consorts, producteurs de yaourts, d'eaux minérales, de jus de fruits ou de cosmétiques bio (!), entre autres ? Entraîné par le mouvement ambiant, comme les moutons de Panurge, il suit et se conforme aux slogans sans réfléchir :*

*"C'est bon pour la sante" ! et, "à consommer sans modération" ! etc.*

*Dans le même ordre d'idées on écoute, avec appréhension et anxiété, le commentateur télé affectant une gravité de croque-mort pour nous annoncer : ... "d'importantes" chutes de neige en hiver et ... des "vagues" de chaleur en été : thermomètre à l'appui, des records sont toujours ... battus : "on n'avait pas vu ça" depuis ... 10 ou 20 ans (!).*

*La pluie et le beau temps, agrémentée d'une touche de "réchauffement climatique", sont devenus les "marronniers" permanents des journalistes.*

*Du coup, les guerres et les catastrophes banalisées par l'abondance d'images troublent et inquiètent mais, paraissant dans l'ordre des choses, semblent moins nous émouvoir.*

*Par contre, la grippe ou la "fameuse gastro", principaux sujets des conversations saisonnières, mobilisent tous les médecins de l'Hexagone durant plusieurs semaines, si ce n'est plusieurs mois, creusant un peu plus le "trou de la Sécu". Et pour éviter tout relâchement, les médias et la télévision veille, toujours en première ligne, à la pointe du combat, ... pardon, de l'information, ils montent la garde et alertent le "pékin" avec cartes et graphiques à l'appui.*

*Pourtant, la première affection souvent confondue avec le rhume, si elle est souvent désagréable et pénible, est généralement bénigne chez les personnes en bonne condition physique. Provoquée généralement par un virus qui meurt en quelques jours mais ne peut être occis, les médicaments, inopérants, sont inutiles. Et certains membres éminents du corps médical s'accordent à énoncer avec humour : " Un rhume non traité dure une semaine, un rhume traité dure sept jours".*

*Mais, a-t-on vu quelqu'un entrant en consultation dans un cabinet médical en ressortir sans ordonnance ? Jamais ! Le médecin ne reverrait plus son patient. Celui-ci règle des honoraires pour guérir avec une médication et non pour recevoir des conseils, sans valeurs pécuniaires à ses yeux.*

*Quant à la seconde, la populaire "gastro", elle aussi provoquée généralement par un virus "allergique" aux remèdes mais n'appréciant pas le jeûne. Une mise à la diète et au bouillon de légumes pendant 48 heures, est la meilleure médication pour affamé l'intrus et le faire disparaître en quelques jours.*

## Souvenirs pénibles et dramatiques

### Jeannot

*Je considérais Jean Gatto comme mon "grand frère". C'était mon voisin de palier, mon aîné de 3 ans, mon meilleur copain (C9.12-13-14).*

*Enfant, j'allais souvent m'amuser chez lui où il m'initiait à la manœuvre de ses voitures en fer-blanc. J'étais captivé et garde en mémoire sa "grosse" voiture rouge de pompier. En passant ses doigts sous le châssis, il la déplaçait en actionnait avec l'index et le majeur la broche en fer servant de train avant. Il me donnait alors l'impression de la diriger avec une remarquable dextérité.*

*Les engins téléguidés étaient encore bien loin...*

*Plus tard, il m'emmenait partout avec lui, me faisant connaître, entre autres, tous les amis de la Cité. Pour ce faire, avec sa prévenante gentillesse et son "bagout" charmeur, il embrouillait gentiment ma mère pour obtenir son accord. Il parvenait généralement à vaincre ses réticences à me laisser l'accompagner, entraînant inmanquablement la repartie de cette dernière :*

*- "Jeannot ! Gare à toi s'il arrive quelque chose à René".*

*Il travaillait comme vendeur au "Gagne Petit", "grand" magasin d'habillement, rue Bab-Azoun. Cette artère bordée d'arcades prolongeait la rue Bab-el-Oued et débouchait Place du Gouvernement en direction du Centre Ville.*

*Sa profession, exigeante dans les attitudes et la tenue vestimentaire, lui avait enseigné l'élégance d'un "lord anglais". Même en vêtements ordinaires et "négligés", il restait toujours "chic" et distingué. C'est lui qui m'apprit, avant mes 15 ans, à nouer ma première cravate en appliquant la technique du "double nœud".*

*Jeannot était le boute-en-train de la Cité, avec comme second Fanfan Pacifico du 42ter. Toujours la boutade aux lèvres, il n'avait pas son pareil pour se moquer gentiment des travers, réels ou supposés, des autres.*

*Grand sportif, il était à l'origine de l'H'Boum<sup>1</sup> en 1940 et participa au lancement des sections d'athlétisme et de volley. Il avait pratiqué la gymnastique aux pompiers avec ses frères Nino et Sauveur, grands gymnastes, qui furent parmi les premiers pompiers professionnels d'Alger.*

*En 1942-1943 il s'orienta vers le foot, où, par ses qualités de détente et de souplesse il gagna le poste de goal. Il joua d'abord à l'ASSE puis à l'ASM où il suivit le "grand Izzo", bien connu de Lucien Castaldi et Henri Baesa joueurs de foot de la Cité. Il n'était que junior, mais déjà gardien de but titulaire de l'équipe réserve (C9.12).*

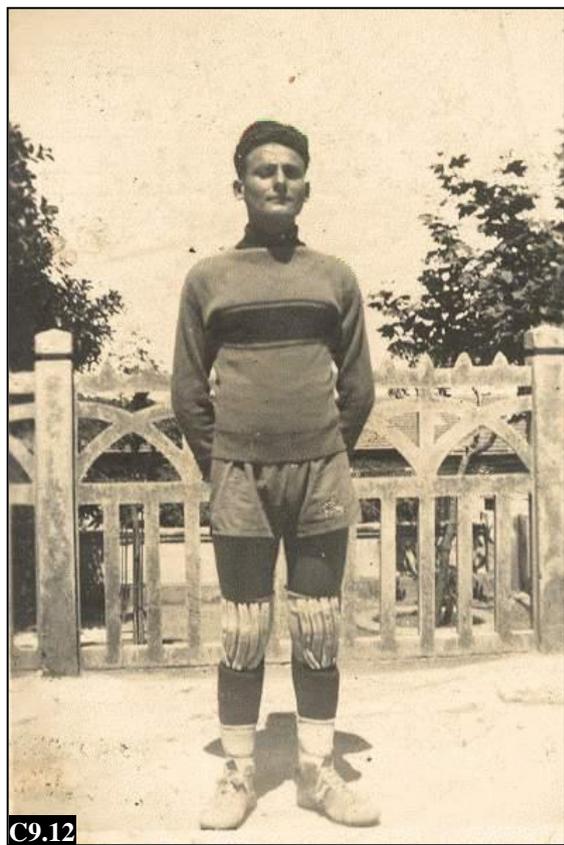
*À l'été 1943, la bataille de Tunisie terminée, le matériel américain arrivant, sa classe 1944 appelée, il partit sous les drapeaux à 19 ans.*

*Là, à la suite d'entraînements intensifs pour la préparation des débarquements d'Italie, de Corse et de Provence, sa santé fragile se révéla. Il me rapporta avoir craché du sang au cours d'une pénible marche. Mais sa fierté lui fut fatale : pour ne pas paraître tire-au-flanc il ne se "porta pas malade" et succomba, épuisé, "au bout du rouleau".*

---

<sup>1</sup> Diminutif employé familièrement pour désigner notre association l'ASHBM.

**Jean Gatto, "Jeannot"**



**Février 1943 – Gardien de but de l'A.S.M.**



**Mars 1942 – Jeannot et moi**



**1936 – Jeannot en premier communiant**  
(accompagné de sa sœur Carmelle ma marraine,  
Huguette Gatto sa nièce, la fille de mon parrain)

*Il fut hospitalisé à l'Hôpital Maillot, atteint de tuberculose. En janvier, il rejoignit le sanatorium d'El Kettar, et à la fin de l'Hiver il retrouva sa maison pour mourir le 6 juin 1944, à 6 heures du matin. En ces instants, les Alliés débarquaient en Normandie.*

*La pénicilline arrivera en France quelques années après, trop tard pour le guérir, et, en sa mémoire, son nom fut donné au stade de basket de l'ASHBM aménagé au "Grand jardin" de la Cité.*

### **Grand-père : "El Padre"<sup>1</sup>**

*Je n'ai pas connu mon grand-père paternel, Manuel Perez, né vers 1848 à Novelda (Espagne). Ni ma grand-mère maternelle, Francisca Fernandez, née Larios vers 1873 à La Unión (Espagne). Tous deux ont rendu l'âme à Oran : le premier en 1916 et la seconde en 1925.*

*J'ai vu quelques fois ma grand-mère paternelle, morte dans cette même ville en 1932, mais n'en ai gardé aucun souvenir : j'avais 5 ans.*

*En revanche, malgré nos rares rencontres, je me souviens de mon grand-père maternel, Agustín Fernandez, "El Padre" (C9.06). Né en 1865 à Berja (Espagne), il mourut à Oran le 22 novembre 1943 : j'avais 16 ans.*

*Avec mes yeux d'enfant, puis d'adolescent, je voyais un personnage autoritaire et sévère. Il incarnait le "pater familias" exerçant sa "patria potesta"<sup>2</sup>. Ses filles, dont ma mère, l'appelaient respectueusement "Padre". Ses petits-enfants aussi, ou alors "grand-père", mais jamais "Pépé" ou "Papi". Ce dernier diminutif encore inusité ne deviendra à la mode que plus tard.*

*Il avait transmis cette rigueur à ses trois filles. Pourtant, cela ne l'empêcha pas d'enlever ma grand-mère à l'âge de 16 ans. Les parents de celle-ci, membres de la haute société de La Unión, refusaient d'unir leur fille à un prolétaire. Elle avait reçu une excellente éducation, alors qu'il n'était qu'ouvrier spécialisé dans une fabrique de carrelages, chargé de la composition, des coloris et de l'harmonie des tons.*

*Resté veuf à 60 ans, il vivait depuis près de ma tante Henriette qui prenait soin de lui. Sa fille cadette remplaçait l'aînée, ma mère, éloignée d'Oran<sup>3</sup>,*

*Lors de nos voyages d'été en Oranie, on lui rendait quelques visites déférentes en famille. En ces rares occasions, j'avais l'impression d'être face à un étranger. Je voulais paraître naturel, mais le contact était malaisé je ne savais quoi lui dire. Comme il ne parlait qu'en espagnol, je tentais de converser dans cette langue mais me sentais ridicule par la difficulté à m'exprimer. Je m'efforçais laborieusement d'énoncer une phrase, mais, inmanquablement, l'ignorance me contraignait à introduire un ou plusieurs mots français. Il se moquait alors gentiment, me surnommant "el parisien".*

*Ses dernières années, malade et affaibli, dans l'impossibilité de vivre seul, ma tante le prit auprès d'elle. Mais, ne pouvant l'héberger dans le "deux pièces" de sa minuscule loge de concierge<sup>4</sup>, elle l'installa dans une dépendance de la chaufferie abritant le chauffage central de l'immeuble. Cette pièce du rez-de-chaussée s'ouvrait, par une porte-fenêtre, sur une courette intérieure.*

---

<sup>1</sup> "Le père" en espagnol.

<sup>2</sup> "Le chef de la famille" exerçant "la puissance paternelle" sous la Rome antique.

<sup>3</sup> D'après la coutume, la charge des vieux parents incombait d'abord à l'aînée.

<sup>4</sup> Au n° 52 rue de La Bastille, alors que sa sœur Isabelle était aussi concierge au n° 3 de la même rue.

**Février 1946 – Au balcon à Alger**



**Maman avant son opération**

**René et Lydie**



*De son logement au demi-étage, ma tante Henriette pouvait le surveiller par une vue plongeante sur la cour. Cette position permettait aussi au grand-père d'appeler, ou, de frapper de sa canne le sol ou la fenêtre pour se faire entendre.*

*Je l'ai revu pour la dernière fois en septembre 1943. Grand fumeur, atteint probablement d'emphysème pulmonaire, il ne se levait déjà plus et respirait difficilement. La bouteille d'oxygène d'assistance respiratoire individuelle n'existait pas encore, et les soins palliatifs<sup>1</sup>, la gérontologie et la gériatrie<sup>2</sup> n'avaient pas encore vu le jour.*

*Il s'éteignit le 22 novembre 1943, son pénible inconfort et ses souffrances prenant fin : il avait 78 ans. Ma mère avait rejoint Oran quelques jours avant. Mais l'éloignement et les conditions de déplacement de l'époque ne permirent pas à mon père, Lydie et moi d'assister aux obsèques*

### Maman

*Probablement à cause de notre séparation et de mon insouciance jeunesse, la disparition de mon grand-père ne m'a pas affecté particulièrement. Par contre, la disparition de ma mère, le 24 novembre 1946, m'a profondément affligé : j'avais 19 ans (C9.23).*

*Née le 8 avril 1890 à La Unión (Espagne), Maria de Gador Alberta Fernandez émigra avec ses parents à Oran (Algérie) vers 1901<sup>3</sup>.*

*Aînée de deux sœurs, mes tantes Henriette et Isabelle, elle vécut une enfance laborieuse et reçut de sa mère, qui lui enseigna les marques de bienséances et de savoir-vivre, une éducation stricte et rigoureuse. Elle apprit la couture très jeune, puisque vers 10 ans elle confectionnait un pantalon à son père. Plus exactement, elle décousit, retourna et retaila un vieux vêtement. Il n'avait certainement pas la coupe "Smalto", mais c'était tout de même peu banal à cet âge.*

*Mariée le 26 mars 1910, quelques jours avant ses 20 ans, elle restera "femme au foyer", selon l'expression consacrée, mais, ... sans "jeux de mots", ne cessera de travailler à ... son "domicile" comme couturière.*

*Elle œuvrera pour sa maisonnée, et, accessoirement pour d'autres afin d'améliorer les revenus de mon père simple journalier sans métier bien défini. Ses travaux à la clientèle seront abandonnés en 1925, lorsque papa devenu fonctionnaire, sa situation confortée, la famille rejoindra Alger. Mais avec six enfants, j'arrivai en 1927, "elle avait de quoi faire" et ne risquait pas le chômage.*

*Lorsque ses autres tâches ménagères lui laissaient quelque répit, je l'ai souvent vue, des heures durant, devant sa robuste machine à coudre "Singer" (C5.23). J'admirais sa dextérité à introduire la bobinette de fil dans la canette métallique, insérer celle-ci dans son logement, tirer son fil, mouiller de sa langue le pouce et l'index, et pincer l'extrémité du brin pour le glisser dans le chas de l'aiguille.*

*Je restais fasciné par l'assemblage automatique des points de couture réalisés par cette mécanique manuelle mystérieuse. L'entraînement du volant, actionné par le mouvement des pieds, restait pour moi un mystère. Enfant, j'avais essayé de reproduire l'opération à son insu, malgré l'interdiction, mais n'ai réussi qu'à briser la grosse aiguille. La correction qui suivit cet échec mit fin à toute autre tentative.*

<sup>1</sup> En 1999, la loi tracera le droit à l'accès aux soins palliatifs en France

<sup>2</sup> En 2004, la gériatrie, branche de la gérontologie, deviendra une spécialité médicale en France.

<sup>3</sup> À l'âge de 10-11 ans. Sa dernière sœur Isabelle, encore bébé, était née à La Unión (Espagne) en 1900.

**Avril 1946 – Maman en clinique après son opération**



**C9.17**

**Son regard perçant traduit une profonde tristesse mais aucun abattement**



**C9.18**

**Heureuse de ma présence elle esquisse un sourire**

*D'un goût très sûr, elle habillera, la plupart du temps, toute la famille. Jusqu'à mon adolescence elle me confectionnera mes culottes courtes, mes tabliers de classe et me tricoterà tous mes pull-overs.*

*Ma sœur Lydie connaissait bien l'engin pour l'avoir utilisé quelques fois, grâce aux leçons élémentaires transmises par maman. Il doit, depuis notre départ d'Algérie en juin 1962, faire le bonheur de la famille "arabe"<sup>1</sup> qui a pris possession de nos meubles après avoir squatté notre logement.*

*Son intelligence et sa vivacité d'esprit la différenciaient de mon père, brave homme courageux, sobre et travailleur. Mais les mœurs de l'époque favorisaient toujours la gent masculine du point de vue du droit et des us et coutumes<sup>2</sup>. Elles réservaient à la femme le rôle social consacré aux tâches ménagères, à la reproduction et à l'éducation des enfants, excluant généralement l'instruction jugée superflue.*

*Enfermée dans cette tradition, elle s'en libèrera à sa manière en apprenant à lire toute seule. Elle s'évadait ainsi parfois de ses occupations matérielles en dévorant les "romans à l'eau de rose" de ses filles. Cette littérature sentimentale, de Delly ou Max du Veuzy, la fit probablement rêver, et, curieusement, moi aussi.*

*Ces livres à ma portée, nourrirent avidement mes premières lectures au sortir de l'enfance. Ils participèrent à mon éducation sentimentale par de délicieux fantasmes, éveillant les émois d'un jeune chevalier servant courageux et vertueux.*

*À la fin de l'hiver 1946, ma sœur Françoise<sup>3</sup>, "gendarme bienveillant" de la famille en visite à Alger, conduisit ma mère chez le médecin pour une consultation délicate.*

*Affectée par une tension artérielle élevée, nous savions maman "fatiguée du cœur". Mais, ne l'ayant jamais vu alitée, Lydie et moi n'étions pas particulièrement surpris et inquiets par cette démarche (C9.16). Ces symptômes nous paraissaient assez courants chez les "vieilles" personnes de cette époque (?). Cela me fait maintenant "sourire ... jaune", car, à cette date, elle n'avait pas encore ... 56 ans (C9.15).*

*Le diagnostic, partiellement évasif d'une tumeur maligne<sup>4</sup> (?), devait être confirmé par des examens complémentaires. Quelques jours plus tard, ils corroborèrent un cancer du rectum<sup>5</sup>. Le terme encore peu répandu, mais très clair pour le profane, signifiait une fin inéluctable peu éloignée. Seule une intervention chirurgicale pourrait la retarder et alléger les souffrances à venir (?).*

*Mon père mobilisa alors toutes ses économies, et le centre médical le plus select d'Alger, la clinique Lavernhe<sup>6</sup>, accueillit maman. La sécurité sociale n'existait pas encore, mais mon père reçut toutefois une aide de l'Administration en sa qualité de fonctionnaire.*

*"L'opération" pratiquée en avril, fut suivie de séances de "radium". Elles contraignirent maman, très affaiblie, à rester hospitalisée plusieurs semaines (C9.17-18-19-20).*

<sup>1</sup> Le vocable "maghrébin", inconnu à l'époque, n'était pas utilisé.

<sup>2</sup> En 1965 la femme n'est plus considérée comme mineure, et en 1970 l'autorité parentale remplace la puissance paternelle.

<sup>3</sup> Pour s'enquérir de la santé de maman et l'entretenir de sa récente grossesse probablement.

<sup>4</sup> Cette expression était encore mystérieuse pour le patient.

<sup>5</sup> Désigné maintenant par "cancer colorectal", terme nébuleux mais plus savant et.

<sup>6</sup> L'hôpital civil Mustapha (CHU actuellement) avait d'excellents professeurs et médecins, et un plateau technique moderne. Mais il accueillait en majorité des indigents dans des salles communes, comme en caserne, avec des heures de visites très strictes et un service hospitalier médiocre.

**Avril 1946 – Maman en clinique après son opération**



**C9.19**

**Entourée de Marinette et de Lydie**



**C9.20**

**Visitée par sa "petite" sœur, ma tante Isabelle**

*Encore bien jeune et de sexe masculin, on me transmettait de façon très vague les informations concernant l'affection, les interventions et les soins pratiqués. Mais je soupçonnais mon père et mes sœurs de ne pas en savoir beaucoup plus, compte tenu de l'éducation médicale sommaire des patients et des connaissances scientifiques embryonnaires sur cette maladie à cette époque.*

*D'après les renseignements reçus des médecins et des recherches ultérieures, ma mère avait subi une double opération :*

*Une stomie, ou anus artificiel, pour éviter l'occlusion intestinale et permettre une curiethérapie<sup>1</sup>. Cette dernière intervention consistait à placer du radium dans la cavité naturelle pour détruire la tumeur par ses radiations. Ce procédé, détruisant aussi les organes sains, a été abandonné depuis.*

*Maman rejoignit la maison courant mai. Elle gardait une mine languissante et souffreteuse, mais paraissait se rétablir lentement (C9.21-22). Cependant, le mal étant trop étendu, les médecins avaient prédit, à son insu, une rémission de courte durée.*

*L'aggravation arriva à la fin de l'été. Elle s'alita et ne se releva plus. L'infirmière, Mme Bedel, venait tous les jours lui faire une piqûre de morphine, car les douleurs insidieuses ne cessaient de s'intensifier.*

*Assomption, l'assistait dans la journée, assurant avec affection et dévouement sa toilette et les soins dont elle avait besoin. Une de nos sœurs d'Oran, essentiellement Marinette, la secondait par roulement. Lydie et mon père, retenus par leurs obligations professionnelles, étaient près d'elle le soir. Et moi, adolescent, sans tâche ménagère définie pour un garçon, je n'étais d'aucune utilité. Ma présence affectueuse seule essayait de lui apporter un certain réconfort.*

*Maman n'était pas naïve et se doutait de la gravité de sa maladie malgré nos paroles rassurantes. Je la sentais tourmentée à l'idée de nous quitter avant ma majorité. Ses filles lui paraissaient "sorties de l'auberge", mais je restais à ses yeux toujours son "petit garçon fragile" ayant encore besoin d'elle.*

*Membre des "Mères Chrétiennes", elle recevait souvent le Père Hilaire, jeune rouquin sympathique, abbé de la paroisse. Il priait à son chevet avec elle et lui apportait la communion. À son départ, le regard lumineux, les traits adoucis et le visage devenu serein, elle s'apaisait alors.*

*Le médecin lui rendait visite tous les jours. Étonné de la trouver toujours en vie, il nous confiait en aparté qu'elle ne souffrirait plus longtemps car son cœur fatigué "lâcherait" bientôt. Mais le 23 novembre, devant son état et notre désarroi, constatant qu'elle ne pouvait absorber aucun aliment et la morphine ne la calmant plus, il nous déclara :*

*- "Avissez votre proche famille car je vais lui faire une piqûre d'héroïne pour atténuer ses souffrances mais, ... elle ne passera probablement pas la nuit".*

*Maman s'assoupit alors, soulagée par l'injection, et ne se réveilla plus. Elle rendit son dernier soupir le lendemain matin vers 7 h 30. J'étais près d'elle et lui tenais la main quand je sentis son pouls s'arrêter. Elle était partie vers d'autres cieux, près du "Bon Dieu".*

*Les télégrammes furent envoyés à Oran, vers mes sœurs et les tantes. Marinette était déjà chez nous depuis plusieurs jours ; Henriette arriva le 24 au matin par le train de nuit, et mes tantes Henriette et Isabelle en fin d'après-midi.*

*Françoise, retenue par ses deux rejetons de quelques semaines ne put se déplacer. Mais Maman avait eu la satisfaction de voir ses deux derniers petits-fils, les jumeaux Pierre et Denis. Ayant accouché le 12 octobre, leur mère avait rejoint Alger début novembre pour les lui présenter, accompagnée de "Rosa" la jeune bonne espagnole. Ceux-ci reçurent donc, à moins d'un mois, leur baptême du rail en wagon-lit.*

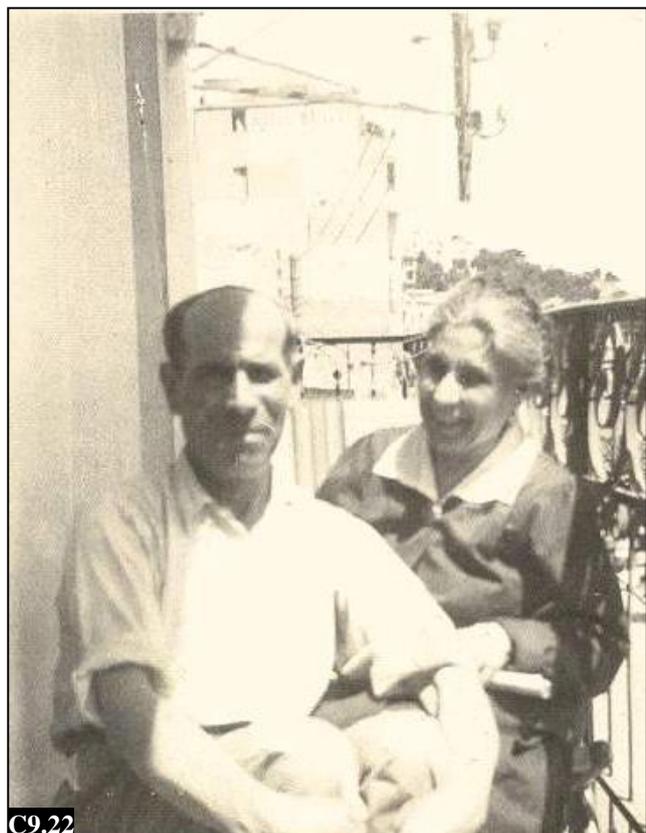
<sup>1</sup> Du nom de Pierre et Marie Curie découvreurs du radium en 1898. Il n'y avait pas encore de séances de rayons.

**Juillet 1946 – Au balcon à Alger**



**Visage affligé de Maman  
"en convalescence"**

**"Joyeux" sourire de Maman  
face au visage triste de Papa**



Notre peine exprimée puis retenue, mon père partit accomplir les formalités de décès (C9.30-31-32), et Assomption et Marinette s'isolèrent dans la chambre afin d'apprêter Maman<sup>1</sup> pour les funérailles.

La toilette mortuaire terminée, elles m'appelèrent. Seule "force masculine" disponible, je devais les aider à l'habiller :

Debout à la tête du lit, en équilibre précaire sur le matelas moelleux, je saisis Maman nue sous les aisselles ; puis la soulevais pour permettre à mes sœurs, placées de chaque côté, de lui enfiler ses vêtements sans trop de difficulté. J'étais surpris par la lourdeur de ce corps frêle, flasque et difforme. J'avais peur de lui briser les bras tant ils étaient maigres et décharnés. Je parvins néanmoins à surmonter ce trouble inexprimable, cette douloureuse vision cauchemardesque vécue avec émotion m'habite toujours.

L'habillage terminé, couchée sur son lit dans une fine robe noire, son visage d'albâtre rehaussé d'un léger maquillage, ses mains serrant un crucifix et son chapelet pendant à ses poignets, elle était belle et paraissait sereine... Enfin !

Dominant alors notre chagrin, louant nos sœurs qui avaient fait merveille, nous ne nous lassions pas de la contempler affectueusement, apaisés à notre tour.

Les employés des pompes funèbres venus l'après-midi procédèrent à la mise en bière. Ils devaient fermer le cercueil posé sur des tréteaux près de son lit, avant de se retirer. Mais à notre demande ils revinrent dans la soirée, permettant à nos tantes Henriette et Isabelle de voir une dernière fois leur sœur.

Les obsèques eurent lieu le lendemain après-midi, le 25 novembre 1946, et une seule image m'est restée de ce cérémonial :

Malgré ma peine, je n'avais versé aucune larme à la mort de maman. Mais en descendant l'escalier en colimaçon à la suite du cercueil porté avec difficultés par les croque-morts, une émotion irréprensible m'envahit et de grosses gouttes coulèrent de mes yeux. Je ne sanglotais pas, mais, impassible, je ne pouvais réfréner cet épanchement lacrymal. Il cessa, lorsqu'après avoir pris place près de papa, derrière le corbillard, le cortège à pied s'ébranla.

Je ne me souviens pas avoir pleuré depuis.

Je n'ai plus d'autres souvenirs des funérailles, de l'église et du cimetière où le corps de notre mère fut déposé dans son caveau. Papa avait fait construire celui-ci après avoir acquis, dès mars 1946, une concession de 15 ans en attendant sa transformation à perpétuité en 1947 (C9.27-28-29). Sur la pierre tombale en marbre blanc s'étalait une grande croix en relief qui reçut, quelques semaines plus tard, un crucifix en bronze. Il fut arraché et volé après l'Indépendance en juillet 1962. Mais les restes mortels de maman doivent toujours être "là-bas" (C9.24-25-26).

Je résume l'empreinte affective et mémorielle laissée par notre mère à ses enfants, en reproduisant, ci-après encadrés (C9.E3), quelques extraits d'un brouillon manuscrit laissé par Lydie. La forme laisse à désirer, car ce ne sont que de simples notes en forme de pense-bête. Elle n'a pas eu le temps d'écrire ses souvenirs comme je le fais. Bien meilleure que moi en rédaction et championne de mots croisés, elle aurait pris plaisir aux divertissements de l'ordinateur et du traitement de texte. Les manipulations du copier/coller, d'Internet et ses moteurs de recherches ouvrant différents dictionnaires de langues, de français, de synonymes etc., auraient certainement satisfait son penchant pour les lettres et les mots.

Elle est malheureusement partie trop tôt.

---

<sup>1</sup> À cette époque, les proches parents toilettaient et habillaient les corps, les Pompes funèbres n'intervenant qu'exceptionnellement à la demande.

## Novembre 1946 – Sonnet "À ma mère"

13/11/1946

Je fremis à la vue du calvaire maternel  
 Et je sens sourdre en moi une révolte immense  
 S'échappant lentement de mon âme ulcérée  
 Attendant de faillir au front de l'Éternel

Mais je me ressaisis et crie au sort cruel  
 Qui s'acharne sans relâche sur mon âme accablée  
 Pour tenter de l'abattre sous sa rude coignée  
 "On peut trembler Satan j'accepte ton duel."

Comme la liège se soumit devant le Christ en croix  
 Moi humble fils je prie garde confiance et crois.  
 Car ma mère est choisie pour laver les péchés

Se tous ceux qui ne savent que proférer des plaintes  
 Et ne peuvent comme elle souffrir sans blasphémer.  
 Martyre, celle qui m'a mis au monde sera une sainte

~~Peres René~~

Peres René

### Maman

*L'image de mes parents et particulièrement de ma maman... Un couple très uni, s'aimant beaucoup. Grâce à eux nos années d'enfance et d'adolescence se sont écoulées dans la joie et l'amour. Parmi ses petits-enfants beaucoup n'ont pas connu "Mémé du Ciel".*

*Maman à 10 ans est arrivée d'Espagne à Oran avec ses parents et ses deux sœurs tata Henriette et tata Isabelle. Elle n'a pas été scolarisée comme ses sœurs ..., il fallait aider ses parents. Elle a donc appris à coudre ... et à lire seule. Elle apprend le français en déchiffrant les plaques portant les noms des rues. Elle nous l'a dit assez souvent. Quelle intelligence !*

*Elle aimait beaucoup la lecture. Tous mes classiques d'EPS, elle les lisait avant moi. Mon prénom, Lydie, est celui d'une héroïne d'un livre qu'elle lisait pendant sa grossesse. Quand elle me le rappelait elle ajoutait toujours malicieusement : "Cette petite Lydie adorait sa mère".*

*Maman était une maîtresse de maison accomplie, elle savait tout faire de ses mains : broderie, couture, tricot, cuisine etc. son goût parfait nous permettait d'être habillés impeccablement. D'un bout de tissu elle nous faisait un chemisier merveilleux. C'était une fée pour nous. Avec ses six enfants et sa machine à coudre, elle ne chôlait pas. Ajouter à cela un jugement sûr, une trésorerie parfaite, elle gérait avec bonheur le petit traitement de papa.*

*Après diner, maman allait dans sa chambre avec un livre. Henriette et moi dans la notre. Nous dormions dans le même lit en fer à colonnes peint en blanc comme tous les meubles de la chambre. Là, commençaient les fous-rires ou les disputes, sur la place que prenait l'une ou l'autre lorsqu'elle dépassait le milieu du lit. Papa commençait alors ses aller-retour pour nous dire : "Les enfants ne faites pas de bruit, maman n'arrive pas à lire ou à s'endormir". La fois suivante c'était : "Attention maman s'énerve elle va se lever". Et maman, qui s'était bien énervée par nous et par lui, qui n'arrivait pas à se faire obéir, arrivait dans la chambre, nous donnait une fessée et tout rentrait dans l'ordre. Papa revenait nous border sans oublier de nous dire : "Alors c'est mieux maintenant, vous êtes contentes" ? Silence total, nous nous endormions bien chaudes et sans remord.*

*Papa ne nous a pas souvent corrigés de peur de nous faire mal, ses mains étaient trop grandes disait-il, il laissait ce soin à maman.*

*Maman était une grande chrétienne. Un jour, au cours de sa maladie, alors qu'elle récitait un chapelet pour les malheureux, en réponse à des paroles de révolte que je lui adressais lui disant :*

*- "Tu pries pour les autres, maman, mais pour toi, oui pour toi, que fais-tu ?"*

*Elle me répondit :*

*- "En ce moment tu me fais plus de mal que mon mal."*

*J'ai toujours ces paroles en moi. C'est par elle que j'ai approfondi ma foi. Elle continue avec l'aide du Seigneur à me soutenir dans ma vie de tous les jours.*

*Quelques jours avant sa mort, elle nous donnait cette dernière recommandation :*

*- "Mes enfants, je vous demande de ne jamais vous disputer ni vous fâcher et surtout pas pour de l'argent. Cela n'en vaut pas la peine."*

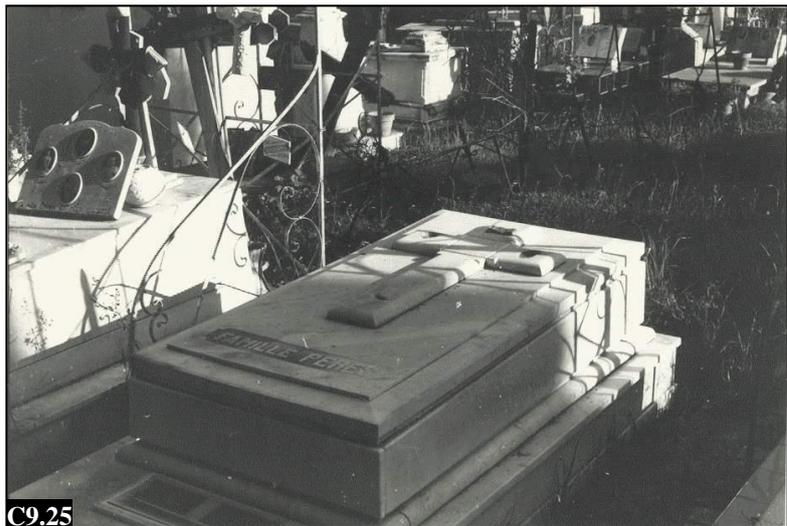
**Brouillons de notes laissées par ... Lydie**

### Tombe de Maman au cimetière d'Alger



C9.24

**Décembre 1946 – Un Christ en bronze sera fixé sur la croix en janvier 1947**  
(Posés sur la tombe à côté, le sac noir et les gants blancs de Lydie)



C9.25

**1963 - Le Christ a été arraché**  
(seuls restent les trous de fixation)



C9.26



**Inscription tombale**

**- 2006 -**

**<<< La tombe est toujours là**  
(mais, ... Maman est au ciel)

**Titre de concession à perpétuité de la sépulture de Maman**

**Page 1**

<p><b>1<sup>re</sup> DIVISION</b> VILLE D'ALGER <b>DIRECTION</b> <b>des</b> <b>SERVICES TECHNIQUES</b> <b>CIMETIERE EUROPEEN</b></p>	<p>ALGERIE 30 FRANCS REPUBLIQUE FRANÇAISE</p>	<p>ALGERIE 30 FRANCS</p>								
<p><b>MAIRIE DE LA VILLE D'ALGER</b></p>										
<p><b>TITRE DE CONCESSION</b></p>										
<p>Concession à <u>Bab. El. Oued</u> Année 1947 Concession à <u>perpetuite</u> N° <u>403</u></p>										
<table border="1" style="width: 100%; border-collapse: collapse;"> <tr> <th colspan="2" style="text-align: center;">NUMERO</th> </tr> <tr> <th style="width: 50%;">DU CARRÉ</th> <th style="width: 50%;">DE LA TOMBE</th> </tr> <tr> <td style="text-align: center;">65</td> <td style="text-align: center;">2423</td> </tr> <tr> <td colspan="2" style="text-align: center;"><u>Interieur</u></td> </tr> </table>	NUMERO		DU CARRÉ	DE LA TOMBE	65	2423	<u>Interieur</u>		<p>Le Maire de la Ville d'Alger, Officier de la Légion d'Honneur, Vu la délibération du Conseil municipal en date du 20 février 1942 et l'arrêté municipal du 17 mars 1942, approuvé par M. le Préfet le 28 du même mois, sous le N° 7.771 de la 1<sup>re</sup> Division ; Vu l'arrêté du 20 avril 1942, approuvé par M. le Préfet le 29 du même mois, sous le N° 9.928 de la 1<sup>re</sup> Division, fixant le tarif du prix des concessions de terrains dans les cimetières de Bab-el-Oued et du boulevard Bru ; Vu l'arrêté du <u>27 Mars 1946</u> enregistré à Alger, le <u>19 juin 1946</u> (Vol. <u>196 bis</u>, F° <u>41</u>, Case <u>645</u>) portant concession pour <u>quinze</u> ans, à M. <u>Peres Francisco</u> demeurant à Alger, rue <u>Cardinal Verdier N° 46</u> d'un terrain de <u>deux</u> mètres superficiels, dans le cimetière de <u>Bab. El. Oued</u> carré <u>65</u>, N° <u>9020</u>, pour le prix de <u>Six cent trente francs</u> dont 1/3 pour le bureau de bienfaisance, soit <u>210</u> et 2/3 pour la commune, soit <u>420</u></p>	
NUMERO										
DU CARRÉ	DE LA TOMBE									
65	2423									
<u>Interieur</u>										
<p>Enregistré à Alger (2 A. C.), le <u>7 JUIL 1947</u> Volume <u>197</u>, Folio <u>36</u>, N° <u>704</u> Recu <u>vingt sept six francs</u> Le Receveur de l'Enregistrement : Signé : <u>Casie</u></p>	<p>Ce qui forme la somme égale de <u>630</u></p>									
<p>Mod. 222 - 1945 Ancienne Imprimerie V. HEINZ</p>										

C9.27

## Titre de concession à perpétuité de la sépulture de Maman

Page 2

Vu la demande formulée par M.<sup>e</sup> Peres  
Francisco

à l'effet d'obtenir la conversion de cette concession en concession  
à Perpetuité

Considérant que le prix de la nouvelle concession est de  
Six mille quatre Cent Cinq francs

Considérant que M.<sup>e</sup> Peres Francisco

a été, aux termes de l'arrêté du 17 mars 1912, en possession de  
cette concession pendant 2/15 de la location ;

Qu'il convient, en conséquence, de ne lui tenir compte que du  
montant des 13/15 restant à courir, soit  $630 \times \frac{13}{15} = 546$

Ce qui réduit la somme à verser par M.<sup>e</sup> Peres  
Francisco

à  $6405 \text{ f} - 546 \text{ f} = 5859 \text{ f}$

Vu la quittance N<sup>o</sup> 478 délivrée par le Receveur muni-  
cipal à la date du 1<sup>er</sup> Avril 1917

constatant le versement de la somme de Cinq mille  
huit-Cent-Cinquante neuf francs

dont 1/3 pour le bureau de bienfaisance, soit.. 1953 f.

et 2/3 pour la Commune, soit..... 3906 f.

Somme égale..... 5859 f.

## Titre de concession à perpétuité de la sépulture de Maman

Page 3

Reçu de M. Peres la somme de Communes, etc.		Concessions de terrain 2 mètres		Frais de poursuites 630		Total 630	
N° 34693		2 mètres		630		630	

ARRETE :

Article premier. — La jouissance et l'usage d'une concession à Perpetuité de deux mètre de terrain (Intérieur) pour deux personnes, dans le cimetière de Bab El Oued (carré : 65, N° 2423); sont accordés à M. Peres Francisco demeurant à Alger, rue Cardinal Verdier N° 46

Article 2. — L'arrêté sus-visé du 27 Mars 1947 est abrogé.

Article 3. — Les frais de timbre et d'enregistrement du présent arrêté sont à la charge du concessionnaire.

Article 4. — Le concessionnaire est tenu de se conformer aux règlements actuels et futurs concernant l'administration, les concessions et la police intérieure des cimetières.

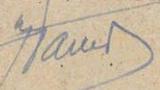
Article 5. — Ampliation du présent arrêté sera remise au concessionnaire.

Hôtel de Ville d'Alger, le 23 JUN 1947  
mil neuf cent .....

Pour ampliation :  
Pour le Maire,  
Par délégation :  
L'Ingénieur en Chef,  
Le Secrétaire Général.

Pour le Maire :  
L'Adjoint délégué,  
Signé : Juvring





C9.29

**Facture et remerciements obsèques Maman**

VILLE D'ALGER *M<sup>e</sup> Pérez M<sup>me</sup> adresse* N° 91

INTÉRIEUR **POMPES FUNEBRES**

N° \_\_\_\_\_ du Devis

NOTE des frais funéraires de *M<sup>me</sup> Fernandez Marie G<sup>de</sup> Pérez* âgée *56 ans* délivrée à *16 rue Cardinal Ferrer*

M. \_\_\_\_\_ heures et date des obsèques *16<sup>h</sup> le 25-11-46* N° de la quittance \_\_\_\_\_

Anc. Imp. V. HEINTZ. — Mod. 565 — 4945

PRODUITS DIVERS	MONTANT des Fournitures	RÉDUCTIONS opérées	PRODUITS DIVERS	MONTANT des Fournitures	RÉDUCTIONS opérées
<b>Pompes Funèbres</b>			Report.....	11348	
Convoi de <i>11cs H cher aux</i> classe auto-hippo.....	500		<b>Produits hors budget</b>		
Porteurs <i>9</i> à l'un.....	612		Taxis.....		
Drap et tentures.....			Service religieux.....		
Album de condoléances.....	162		Journaux.....		
Table avec tapis.....			Marbrier.....		
Croix.....	157		Monopole.....		
Urne.....			Certificat D'enterrement.....		
Porteur de croix.....			Divers.....		
Cercueil <i>ham x acajou</i> .....	5000		Vacation Commissaire de Police.....		
Vis tire fonds.....			<i>La famille s'occupe du porteur qu'elle régle elle-même</i>		
Christ pour cercueil n°.....			<b>Produits divers</b>		
Croix pour cercueil n°.....			Dépense.....		
Poignées pour cercueil n°.....			Frais de Cimetière.....		
Capitonnage.....			Achat de Concession.....	100	
Matelas.....			Ouverture.....	5	
Oreiller.....			Fosse à 5 ans.....		
Frettes.....			Arrêté ou dossier transport.....		
Cercueil en.....			<b>TOTAL DU DEVIS.....</b>	<b>11453</b>	
Plaque pour cercueil.....	204		<b>TOTAL des réductions à prendre en recette au Hors B.....</b>		
Mise en bière anticipée.....	84		<b>Répartition du montant du devis</b>		
Tréteaux.....			Pompes Funèbres.....		
Boîte de désinfectant.....			Hors Budget } divers.....		
Livraison d'un cercueil.....			Hors Budget } réductions.....		
Caisse emballage.....			Vacation Commissaire de Police.....		
Ossuaire.....			Droits dans les Cimetières.....		
Chapelle.....			Concession de terrain.....		
Transport intérieur.....			Dépositaire.....		
Char indigène.....			Arrêté ou dossier.....		
Familiale.....			Timbre quittance.....		
Autobus.....			Divers.....		
Indemnités pour formalités.....	85		<b>TOTAL ÉGAL.....</b>		
Fosse.....					
<b>A reporter.....</b>	<b>11348</b>				

Je reconnais avoir commandé les fournitures dont les prix sont totalisés ci-contre.

Alger, le *24-11-1946*

L'Employé chargé du Service.

C9.30

Teleph. 2F2-00 VILLE D'ALGER N° 10200

**POMPES FUNÈBRES MUNICIPALES**

B. P. F. *1143*

REÇU de M<sup>e</sup> *Pérez Francisco*

la somme de *quatre cent cinquante francs*

pour frais d'obsèques de M<sup>me</sup> *Fernandez Marie*

Alger, le *24-11-1946*

Le Régisseur Comptable

ALGERIE 3 FRANCS

ALGERIE 2 FRANCS

C9.31

M. Pérez François, ses enfants ainsi que toutes leurs familles remercient bien sincèrement toutes les personnes qui, de près ou de loin, leur ont témoigné de si précieuses marques de sympathie à l'occasion du décès de leur chère et regrettée

**Madame PEREZ François**  
née FERNANDEZ Marie

et les prient de trouver ici l'expression de leur vive gratitude.

C9.32

## Souvenirs anecdotiques

*Je ratisse une dernière fois ma mémoire pour glaner encore quelques souvenirs anecdotiques qui se bousculent pêle-mêle dans mon parcours d'adolescent. Je reste toutefois conscient de ne pouvoir tous les recueillir, le temps les recouvrant peu à peu de sa chape d'oubli,*

### Les sauterelles

*En juin 1944, les habitants d'Algérie voient réapparaître la 8<sup>e</sup> plaie d'Égypte mentionnée dans la Bible. Ils subissent une invasion de sauterelles<sup>1</sup> d'une ampleur exceptionnelle. Nous sommes surpris par cet événement dévastateur, mais seuls les agriculteurs impuissants endurent ce fléau. Les citadins comme moi, se contentent d'observer avec curiosité et étonnement cet impressionnant spectacle insolite et grandiose.*

*Le nombre de bestioles dans les airs est inimaginable<sup>2</sup>. Les vols d'étourneaux en métropole, pourtant fascinant et se chiffrant par milliers, ne peuvent soutenir la comparaison. Nous sommes émerveillés par la coordination des évolutions aériennes de ces insectes. Ils masquent le soleil et obscurcissent le ciel comme les jours de gros orages. La côte étant la fin de leur parcours, ils s'abattent par grappes un peu partout. Des essaims désorientés plongent dans la Méditerranée formant d'immenses nappes flottantes semblables aux "marées noires" de tankers naufragés.*

*Les vols, soutenus, durent toute la journée, faiblissent au coucher du soleil et s'évanouissent le soir venu. Dans cet irrésistible maelstrom, quelques spécimens tombés par la cheminée se retrouvent sur le potager dans la cuisine malgré la fermeture de toutes les ouvertures.*

*En soirée ma mère balaie le balcon rejetant dans la rue cette masse grouillante. Le lendemain, le service de nettoyage municipal déblaie les rues. "L'orage" est passé. Les jours suivants, quelques vols épars voltigent encore avant de disparaître "faute de combattants".*

*Je prends conscience du désastre causé aux plantes quelques jours plus tard en allant pique-niquer à Maison-Carré au Domaine des Pères Blancs. Une grande partie des cultures maraîchères sont détruites et les vergers, jardins et vignobles ont subi de sérieux dégâts.*

*En circulant entre les pieds de vigne on marche sur un épais tapis formé par les criquets morts. Les terres seront traitées par les insecticides et parfois labourées pour empêcher d'éclore les œufs qui auraient été pondus.*

*Cet évènement de grande ampleur se reproduisit de nouveau en 1946. Il aurait été particulièrement sensible en Oranie, mais je n'en ai pas souvenir.*

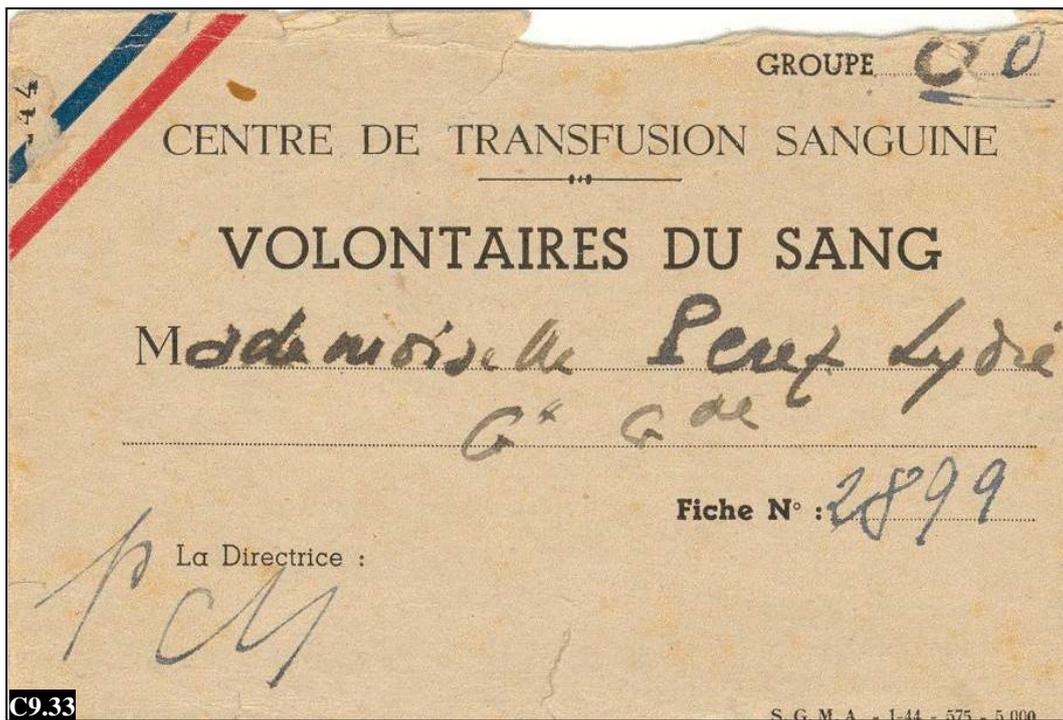
### Le don du sang.

*À l'automne 1944, lancée par l'Autorité militaire, une campagne pour donner son sang se développe dans les lycées, les Facultés et les Administrations. La guerre se déroulant en France après les débarquements de Normandie et de Provence, l'Armée a besoin de ce précieux liquide.*

---

<sup>1</sup> Les criquets pèlerins

<sup>2</sup> Les essaims peuvent atteindre plusieurs centaines de millions à quelques dizaines de milliards d'individus



1944 – Carte de "donneur de sang" de Lydie pour les soldats en guerre



1932 -  
Timbre vendu pour financer  
la lutte contre la tuberculose

*C'est la première fois qu'une pareille collecte est organisée, alors qu'elles sont courantes maintenant au travers d'associations. Nous comptons d'ailleurs dans notre famille la créatrice et Présidente d'un de ses organismes en la personne de ma petite-nièce, Line Cottenceau<sup>1</sup>, fille de Nicole, ma nièce et filleule.*

*Sensibilisés par cet appel, Fanfan et moi sommes allés donner notre sang sans hésitation avec l'enthousiasme et l'insouciance de la jeunesse. Frustrés de ne pouvoir encore porter les Armes à 17 ans pour "défendre la patrie", nous étions fiers de participer à l'effort de guerre de cette façon. Je me gardais toutefois de prévenir ma mère, car le sang ayant encore et toujours une connotation mortifère, elle m'aurait interdit cette action jugée dangereuse pour son "petit".*

*Je n'ai plus souvenance du lieu de cette prise de sang. Est-ce à l'école Rochambeau (annexe du lycée) ou au dispensaire de Bab-el-Oued ? Par contre je me souviens de l'absence de nourriture, alors que quelques jours plus tard les suivants bénéficièrent d'un casse-croûte bienvenu car la population était toujours "rationnée"<sup>2</sup>.*

*Lydie participa aussi à la même opération au Gouvernement Général où elle travaillait comme secrétaire sténodactylo (C9.33). Mais plus chanceuse, elle profita d'une copieuse collation. À cette occasion, elle apprit qu'elle était du groupe sanguin "O", alors que j'appartenais au groupe sanguin "A". Elle était fière d'être "donneur universel", son sang étant compatible avec les autres groupes "A" et "B". On n'évoquait pas encore les rhésus (+), (-) et autres subdivisions.*

### **J'ai viré ma cuti**

*Vers la même période se déroule dans les établissements scolaires un test cutané visant à déceler la tuberculose. Maladie contagieuse sévissant cruellement en Algérie comme en Métropole.*

*Je participe à cette opération dans une salle de classe avec une bande de condisciples. Le médecin scolaire, à tour de rôle, pratique une incision superficielle de la peau du bras, près de l'épaule. Cette scarification permet le dépôt d'une légère dose de "tuberculine"<sup>3</sup>.*

*D'après les explications alors données, "le but de la manœuvre" consiste à observer la réaction de notre organisme au test tuberculinique :*

*Si une rougeur provoquée par l'inflammation de la griffure apparaît, la cuti-réaction est positive. Elle indique une contamination par le bacille de Koch, mais confirme le bon fonctionnement de nos défenses immunitaires car l'intrus a été neutralisé. Théoriquement vaccinés, nous ne sommes pas contagieux et restons en parfaite santé ... apparente (!) mais ... sans garantie (!).*

*Si par contre la peau reste vierge d'aucune irritation, le sujet est resté sain car il n'a pas inhalé de bacilles. Mais en cas d'infection, on ignore alors comment les défenses de l'individu se comporteront.*

*Quelques jours plus tard le "résultat des courses" donne :*

- une rougeur sur mon bras, je suis "positif", j'ai "viré ma cuti" ;*
- mais la peau de Fanfan ne révèle aucune trace d'inflammation : il est négatif.*

*Trop "élémentaire mon cher Watson" ! Cette conclusion ambigüe ne rassure ni l'un ni l'autre malgré notre bonne santé.*

<sup>1</sup> Association Don du Sang Bénévole Châteauneuf-le-Rouge (assodondusangchateauneuflerouge.blogspot.com/)

<sup>2</sup> Les cartes d'alimentation resteront en vigueur jusqu'en 1946.

<sup>3</sup> Bacille tuberculeux atténué (bacille de Koch).

*La tuberculose nous a toutefois épargnés, puisqu'à un âge "avancé" je suis encore là, et Fanfan nous a quittés en 2004 emporté par un AVC à 78 ans.*

*Mais ce fléau emportait mon ami Jeannot en juin 1944. La seule thérapie était une cure d'air pur, de lumière et de soleil dispensée dans les sanatoriums<sup>1</sup> loin des villes. La généralisation de l'usage des antibiotiques dans les années cinquante permet de diminuer fortement la mortalité.*

*En attendant, dans les années trente et quarante se développaient des campagnes antituberculeuses comme actuellement pour le cancer ou le sida. Elles étaient soutenues par les ventes de timbres antituberculeux qui finançaient le combat contre cette maladie (C9.34). La télévision n'existant pas encore, aucun téléthon de masse ne pouvait être organisé. Les enseignants, le clergé, les associations caritatives distribuaient les timbres aux enfants qui les vendaient dans les rues ou en faisant du porte à porte, par équipe de deux, avec un "tronc" en fer blanc pour recueillir les pièces de monnaie.*

*J'ai été un de ceux-là.*

### La gale

*Au cours de l'hiver 1945, un incident désagréable marque mes souvenirs. Depuis quelques jours, des rougeurs apparaissent sur mes poignets, entre mes doigts et aux chevilles. Elles entraînent de déplaisantes démangeaisons qui m'incommodent, essentiellement le soir au coucher. Je pense à une urticaire passagère, mais en observant attentivement la peau irritée par les grattages je perçois de minuscules pustules.*

*Intrigué, je "consulte"<sup>2</sup>... le pharmacien qui, sans hésitation, "diagnostique" ... la gale<sup>3</sup>. Stupeur, comment ai-je pu attraper cette affection ? Elle est courante en Afrique, mais s'observe généralement dans les populations miséreuses dépourvues d'hygiène. L'apothicaire m'apprend alors que cette maladie n'est pas grave et n'est pas liée nécessairement à un problème de propreté.*

*Donc, "pas d'panique", rien de tragique, suivons les instructions. Durant huit jours, tous les soirs après ma toilette, je prendrai un bain dans lequel j'aurais versé une dose de la poudre<sup>4</sup> contenue dans le sachet qu'il me remet. Je devrai ensuite, sans m'essuyer, revêtir un pyjama propre pour la nuit.*

*J'exécute le scénario le soir même. La salle de bain étant absente, la douche journalière est exclue, la toilette ne peut se pratiquer qu'au seul robinet d'eau froide de la cuisine. Le problème est résolu en remplaçant la baignoire par la grande bassine métallique<sup>5</sup> servant à ma mère à laver le "petit linge".*

*Debout dans celle-ci rempli d'eau chaude, isolé dans les WC<sup>6</sup>, une éponge me sert de pomme de douche. Les minutes qui suivent la baignade ne sont pas très agréables, le tissu colle à la peau mouillée. Mais ... pour faire disparaître ce satané mal, "il fallait en passer par là".*

*"Je suis dans mes petits souliers" toute la semaine, car je frôle la "catastrophe". Je connais depuis peu Yvette avec qui un "flirt" est commencé.*

<sup>1</sup> En 1950 la France comptait 250 sanatoriums, maintenant transformés et détournés de leur fonction première.

<sup>2</sup> On consultait rarement le médecin. Il était appelé lorsque nous étions malades, alités avec de la fièvre.

<sup>3</sup> Affection cutanée contagieuse due à un parasite de l'ordre des Acariens et provoquant des démangeaisons.

<sup>4</sup> Elle paraissait verdâtre et dégageait une odeur soufrée.

<sup>5</sup> Je verrai les premiers récipients en plastiques en Afrique noire, quelques années plus tard.

<sup>6</sup> En 1958 j'installerai une douche dans l'étroit réduit, dénommé "débarras", coince entre la cuisine et les WC.

*Faiblement agressive et pratiquement invisible, considérée comme une "maladie honteuse" je ne parle à personne de cette "calamité", à l'exception de ma mère. L'hiver n'étant pas terminé, je ne quitte pas mes gros pulls qui recouvrent mes poignets et j'évite tout contact. Je suis très mal à l'aise et me "culpabilise" car, sans être au XXI<sup>e</sup> siècle, ou les "corps à corps" sont pratique courante, nous ne sommes tout de même pas au XVII<sup>e</sup> à suivre la "carte du Tendre".*

*Quelques jours plus tard, cet épisode fâcheux et saugrenu se termine, je retrouve "ma peau de bébé".*

### **Ma première paye**

*Durant l'adolescence, contrairement à la période actuelle, les étudiants et les lycéens désirant s'occuper aux vacances d'été n'ont aucune difficulté pour trouver un emploi. Plusieurs raisons permettent cette facilité :*

*Tout d'abord, peu de jeunes scolarisés se présentent sur ce marché du travail. La plupart sont déjà engagés dans une profession depuis l'âge de 14 / 15 ans. Seule une faible minorité poursuit des études.*

*Ensuite, le "Droit du travail" est encore embryonnaire, peu de formalités sont nécessaires pour engager un travailleur.*

*Enfin, il existe une grande flexibilité de l'emploi. Embauché le matin, le salarié peut repartir le soir, ou 3 jours après, "comme il est arrivé" s'il "ne fait pas l'affaire" ou ... si "cela ne lui convient pas".*

*Sans louer cette période antérieure, force est de constater que : la semaine de 35 heures n'existait pas, les congés payés durant l'année ne dépassaient pas 15 jours, certains travaux étaient pénibles et des abus pouvaient être relevés, mais, restait chômeur celui qui était handicapé ou "avait un poil dans la main".*

*À l'été 1946, je suis embauché pour le mois d'août au "Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie" (C.F.A.T.) par l'entremise de mon camarade Eugène. C'est un ancien de la maison. Il y est employé depuis qu'il m'a quitté à Marengo voici près de 4 ans.*

*Cet organisme bancaire, logé dans un immeuble cossu du boulevard Carnot face à la mer, surplombe la voie de chemin de fer et le port. Il se classait 10<sup>e</sup> banque française dans les années 1920-1940. C'était la plus importante d'Afrique du Nord après la "Banque de l'Algérie", banque d'émission.*

*Deux images me restent de cet épisode : la vaste salle où je travaillais et l'enveloppe "bulle" contenant ma paie remise à ma mère :*

*De la première je revois une grande pièce au dernier étage. Elle est bien éclairée par de grandes fenêtres et meublée de trois bureaux seulement, alors qu'on aurait pu en caser une dizaine. Le premier est occupé par un chef de bureau qui "grattait" toute la journée à "je ne sais quoi" et avec qui, pratiquement, je n'ai eu aucun contact ; le deuxième par son assistante, une dame entre deux âges, très gentille, qui me "pilotait" ; et le troisième, une modeste table, par moi.*

*Mon travail consistait à vérifier les intérêts appliqués aux prêts accordés aux clients agriculteurs pour les récoltes passées. Après une rapide mise au courant par ma formatrice, je jonglais avec les dates, les jours, les sommes et les taux. Ce n'était pas très compliqué. L'absence de calculatrice<sup>1</sup> était la seule difficulté, toutes les opérations se calculaient à la main, ... avec une feuille de papier et un crayon.*

<sup>1</sup> Elles apparaîtront dans les années cinquante.

*Cette tâche relativement simple mais fastidieuse était "cool"<sup>1</sup>, on n'était pas "aux pièces" : "dixit" mon éducatrice. Néanmoins, je n'envisageais pas de "choisir" pour l'avenir une profession qui me contraindrait à passer mes journées assis dans un bureau, même "sans forcer", à "regarder les mouches voler".*

*Et pourtant ... !*

*La seconde image me ramène près de ma mère. Fin août, à l'issu de mon contrat, je lui remettait la petite enveloppe de papier bulle, contenant ma paye<sup>2</sup>. La soirée est douce, elle prend le frais sur le balcon. Je revois son sourire forcé révélant sa lassitude, mais ses yeux brillaient d'une lueur de fierté affectueuse : "son petit" lui apportait le "fruit de son labour"<sup>3</sup>. Son doux regard ne mentait pas, elle "savait" qu'elle ne contemplerait pas ses enfants encore longtemps et ne verrait pas son fils devenir adulte.*

*Le trouble ressenti par son attitude pourrait refléter une émotivité romanesque, mais cette sensation me persuadait qu'elle percevait sa fin proche et se résignait à partir sereinement.*

*À la surprise des médecins, après son opération elle était encore en rémission au cours de l'été, mais ... plus pour longtemps. Quinze jours plus tard elle s'alitait pour ne plus se relever et mourait trois mois après.*

### **Préparation Militaire**

*À l'automne 1945, en classe de 1<sup>ère</sup>, on "recrute" des volontaires pour effectuer la PM (Préparation Militaire). La guerre est maintenant terminée, mais la jeunesse reste encore imprégnée de batailles et de gloire militaire, et l'Armée à besoin de futurs cadres pour la défense de la Patrie et de ses colonies, comme l'Indochine<sup>4</sup>.*

*Les jeunes gens poursuivant cette préparation ont l'avantage, dès leur incorporation pour accomplir le "service militaire", de suivre un peloton de sous-officier et être rapidement promu sergent. L'année suivante, ceux qui suivront la PMS (Préparation Militaire Supérieure) seront admis directement dans les EOR (Écoles d'Officiers de Réserves).*

*Je suis volontaire pour cette formation avec une "fournée" de condisciples. Elle est dispensée par les Zouaves à la Caserne d'Orléans pour l'école du soldat, et, pour les séances de tir, par les Gardes mobiles au stand de leur caserne située plus haut sur la colline des Tagarins.*

*Nous sommes astreints à être présents une demi-journée par semaine aux dates prévues. Mais l'assiduité est élastique. Elle est fonction des horaires des cours du lycée qui restent prioritaires et servent souvent de prétexte pour "sécher" les séances d'instruction.*

*Nous avons perçu une grosse veste et un calot, en drap épais de couleur verte, vestiges de l'équipement des chantiers de jeunesse disparus en 1943. Sous ce semblant d'uniforme nous exhibons une allure martiale, mais gardons par contre notre pantalon et nos chaussures civils. Chaudement couverts en hiver, nous risquons d'étouffer sous les grosses chaleurs de juin, mais heureusement la session s'est terminée à l'approche du bac.*

---

<sup>1</sup> Cet anglicisme n'existait pas encore

<sup>2</sup> Le règlement des salaires par chèque ou virement n'était pas obligatoire ; les payes en espèces étaient courantes. D'autre part, n'étant pas majeur, je ne pouvais détenir un compte bancaire, rare à l'époque.

<sup>3</sup> La paye des enfants était remise intégralement à la mère qui gérait le budget familiale. Elle assurait la redistribution suivant les possibilités financières du ménage et les besoins de chacun.

<sup>4</sup> En 1945 au départ du Japon, la France doit éviter l'occupation du nord par la Chine et du Sud par l'Angleterre.

*Isolés, nous ne sommes pas à l'aise dans ce drôle d'accoutrement, alors qu'en groupes nous jouons aux "petits soldats".*

*J'ai tiré profit de cette expérience l'année suivante lorsque, sous les armes, j'ai eu tout le loisir de m'apercevoir que "la réalité dépassait la fiction".*

### **Le raccommodeur de porcelaine**

*Parmi les quelques "flashes" qui se bousculent encore dans ma tête, l'un, toujours vivace, fait parfois l'objet d'une évocation plaisante avec les amis concernés : Dolly et René.*

*Je prends plaisir à saluer dans ce court extrait ce couple épanoui qui "a réussi" comme l'on dit. Lui, grâce son ardeur au travail, sa persévérance et sa ténacité, elle, par son soutien indéfectible, assurant avec intelligence et courage ses devoirs de maîtresse de maison, d'épouse et de mère.*

*René Reig est l'un de mes meilleurs copains d'enfance avec Fanfan et Eugène abondamment cités. Il n'a pas fait parti des "Machos" car, à 13 ans, déjà engagé dans "la vie active comme apprenti tailleur, il avait quitté l'école. Il prendra sa retraite à Rennes comme maître artisan tailleur, Président de la Chambre des métiers d'Ille-et-Vilaine, des Chambres de métiers de Bretagne et membres du Conseil Économique et Social Régional de Bretagne.*

*Quand ce déroule cette anecdote, vers le printemps 1946, il va avoir 20 ans, elle 16, et se "fréquentent sérieusement" depuis bientôt un an.*

*C'est un dimanche matin à la sortie de la messe. Je bavarde sur la Place Lelièvre avec des copains de la JOC lorsque Dolly s'approche et me prend à part. À son visage affligé, je pressens un problème "grave". J'ai vu juste :*

*Au bord des larmes, excitée, elle me narre l'algarade qu'elle vient d'avoir avec René. Ils viennent de se quitter après s'être querellés pour quelques peccadilles. Mais, ... c'est le "drame" : ce dernier prend le soir même le train pour Oran. Il part rejoindre son corps d'affectation afin d'accomplir son service militaire.*

*Je la calme et promets d'arranger ça.*

*Je sais mon camarade emporté et coléreux, plutôt "soupe au lait" mais pas toujours commode. S'il a peu de "connaissance livresque", par contre, il est doté d'un fort "bon sens". Il a une capacité à bien juger et à prendre des décisions raisonnables.*

*J'ai aussi l'avantage de "paraître" le plus sérieux de "la troupe", plaisanterie mis à part, il peut donc être réceptif à mes "bons conseils". Mais avec son "sacré tempérament", ... "c'est pas gagné".*

*Se tenant à l'écart, je le retrouve le visage renfrogné des mauvais jours. Éprouvant le besoin de s'épancher, il m'accueille sans réticence. Agité lui aussi, il essaie de me démontrer le bien fondé de son attitude, mais je perçois tout de suite son attachement et son profond amour pour Dolly.*

*C'est gagné !*

*Le soir en gare d'Alger, les mouchoirs sont mouillés mais René part le cœur léger avec en poche l'adresse de mes sœurs à Delmonte (C9.38).*

*Ils étaient bien faits l'un pour l'autre puisque, toujours amoureux, ils fêtent cette année leurs noces de diamant<sup>1</sup>.*

---

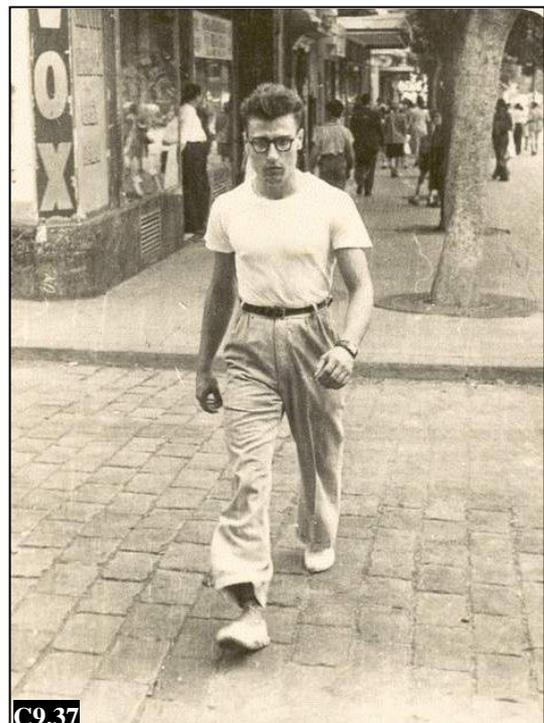
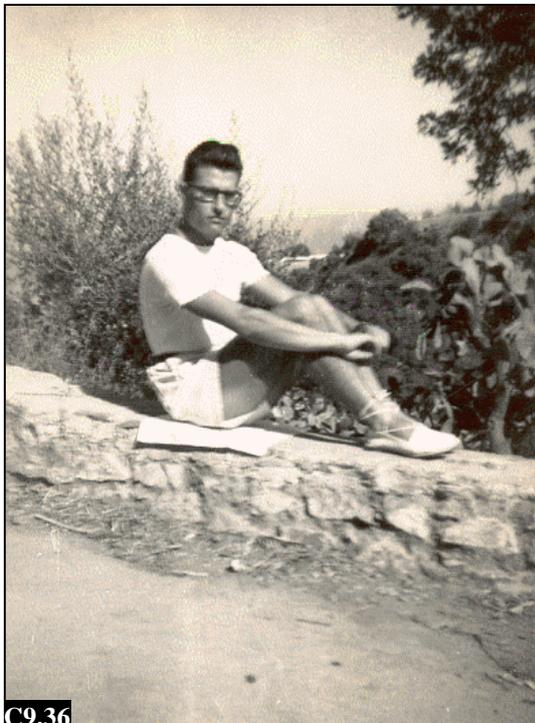
<sup>1</sup> 60 années de mariage.

**1946 – 1947- Derniers jours à Alger**



**Janvier 1947 – Mariage d'une sœur Lavadera, dirigeante de la J.O.C.F.**

(Je suis au centre, le bandeau noir de deuil au revers de ma veste, Eugène à ma gauche, Gaby Perez à ma droite)



**Septembre 1946, - Sur les hauteurs de Notre-Dame d'Afrique et sillonnant la rue d'Isly à Alger**

### L'oubli

Au terme de ce recueil, certains détails d'évènements notables n'ont pas été rapportés, au contraire d'autres plus banals et moins significatifs. Cette absence pourrait laisser penser à un oubli volontaire. Pourtant il n'en est rien, seule ma mémoire défaillante en est la cause.

C'est le cas en particulier de mon séjour de quelques semaines à Oran après la mort de ma mère. J'ai pourtant passé la Noël et le Jour de l'An chez mes sœurs et fêté mes fiançailles avec Gilberte.

Peut-être l'idée "saugrenue" de me fiancer à 19 ans, pour partir quelques jours plus tard dans l'Armée à la poursuite d'une carrière d'officier, a-t-elle favorisé l'occultation de ce souvenir ? Quel raisonnement ai-je pu cogiter pour "pousser le bouchon aussi loin" en choisissant "La Coloniale", sachant qu'elle m'entraînerait longtemps vers des contrées lointaines pour ne me ramener qu'à la "saint glin-glin" ? Je ne trouve aucune explication sensée à ma jobardise et, les souvenirs ayant disparus, l'énigme reste entière.

Seule me reste, comme dernier souvenir de la fin de mon adolescence, une photo prise dans le local de la Chapelle Sainte Thérèse à l'occasion du mariage de la sœur de Gilberte Lavadéra, présidente des JOCF de Bab-el-Oued, célébré le 25 janvier 1947 (C9.35).

Le 22 février je m'engageais au 15<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Sénégalais<sup>1</sup> et, quelques jours plus tard, je quittais Alger.

Ma vie d'adulte commençait.



**Le raccommodeur de porcelaine**

<sup>1</sup> "Sergent PERES René – Soldat de "La Coloniale" – 1947-1951.